Illinois U Library

NUMÉRO 86 — 14 JUILLET 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THEATRE DE LA MADELEINE
ANDRÉ BRULÉ
CLAUDE DAUPHIN
PALAU
ET
BRIGITTE AUBER
LE RAYON DES JOUETS
de JACQUES DEVAL
Décor de WAKHEVITCH exécuté par DESHAYS
AVEC
CATHERINE FONTENEY
ÉMILE DRAIN
GABY BRUYÈRE
ET
CHARLES DECHAMPS
Robes de CARVEN
TOUS LES SOIRS A 21H (SAUF JEUDI). MATINÉE: DIMANCHES et FÊTES A 15H

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Raoul. Fabienne.

Raoul. Firmin.

Raoul. Daphné.

1 RAOUL. — *Donc, tu connais Maurice Briard ?*
FABIENNE. — *Je n'appelle pas ça connaître !*
(ACTE PREMIER.)

2 RAOUL, arrêtant Firmin. — *Non, seulement les ver soulignés en rouge... Allez !* (Il écoute attentivement
(ACTE PREMIER.)

3 DAPHNÉ. — *Un vrai qui tourne ?*
RAOUL. — *Un vrai qui tourne !* (ACTE PREMIER

4 MARC. — *A vous, Daphné, pour votre valet !*
DAPHNÉ. — *Soyez content, je ne l'ai pas !* (ACTE II

5 RAOUL. — *Et puis, une fois déguisés, nous allon nous promener... Nous allons voir le maire...*
(ACTE II.)

Marc. Daphné.

Daphné. Raoul.

LE RAYON DES JOUETS

Comédie en trois actes
de JACQUES DEVAL

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, au théâtre de la Madeleine, le 24 avril 1951, dans une mise en scène de l'auteur et un décor de WAKHEVITCH.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Jacques DEVAL.

Supplément au N° 300 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

LES PERSONNAGES :

(dans l'ordre d'entrée en scène)

Raoul Sautelle. . . . . *Claude DAUPHIN*
Fabienne Souspir. . . . . *Gaby BRUYÈRE*
Firmin. . . . . *PALAU*
Marc Trémois. . . . . *Charles DECHAMPS*
Armance Baudoyer. . . . . *Catherine FONTENEY*
Daphné. . . . . *Brigitte AUBER*
Docteur Mouliès . . . . . *Emile DRAIN*

LE DÉCOR :

L'atelier de Raoul, au rez-de-chaussée de son hôtel particulier, dans une rue semi-provinciale d'Auteuil.

Visiblement l'atelier de Raoul est une aile sans étage de l'hôtel.

Une vaste baie, au fond, ouvre sur une étroite terrasse et un parc miniature, grand comme la main, mais très jungle avec quelques forts beaux arbres.

A gauche, un ravissant escalier intérieur monte le long du mur vers un étroit palier : sur ce palier, une porte aux panneaux tendus de velours ouvre sur l'appartement de Raoul.

Côté jardin, une porte à deux battants, également tendue de velours vert, ouvre sur un probable salon qui conduit lui-même à un vestibule.

Au fond, en pan coupé, une table à dessin jonchée de tout le bric-à-brac d'un dessinateur de modes. Un haut tabouret. Lampe articulée vissée à la table.

A gauche, à l'avant-scène, un vaste et profond canapé de maroquin fauve. Une longue table de bois décoré, de style vénitien. A droite, un profond fauteuil.

Côté cour, avant-scène, entre la porte du salon et la rampe, une épinette XVIII^e siècle en parfait état de conservation. Un grand porte-album en X, bondé de cartons à dessins.

Encore côté cour, plus au centre, un traîneau à patins hollandais constituerait un siège possible s'il n'y siégeait une ravissante poupée vêtue de falbalas 1830.

Côté jardin, entre la table à dessin et l'escalier, un haut guigne d'époque Second Empire, dont la scène miniature représente une forêt enchantée.

Sur le clavecin, une lampe-manège, dont la base est constituée par un socle contenant une boîte à musique. Il y a une clef à ce manège, quand le mécanisme est remonté le manège tourne au son de la boîte à musique.

Au mur, de belles toiles modernes : Vlaminck, Kisling, Dufy, et aussi quelques gouaches de Raoul : projets de robes et costumes de scène.

Accrochés à des patères, jetés sur des meubles, ruisselant de la rampe de l'escalier, des coupons de tissus rares et chatoyants.

L'ensemble est d'un goût étonnant, très moderne, très osé et pourtant mêlé avec sûreté à la douceur des antiquités ici et là, qui dégagent une espèce de calme intime, malgré les vastes dimensions de l'atelier. De grands rideaux blancs tombent de la verrière.

ACTE PREMIER

Au lever du rideau il fait dans l'atelier une belle lumière matinale d'été. La porte de la terrasse est grande ouverte.

Raoul Sautelle et Fabienne Souspir sont en scène.

Raoul est un garçon de trente ans, avenant, sympathique et de visage intéressant. Mais pour le moment il est hâve, les yeux creux, les traits tirés par le chagrin.

Fabienne est une jolie fille de vingt-trois à vingt-cinq ans. Il saute aux yeux que c'est une garce sereine, vicieuse et rusée.

Raoul est assis sur le canapé ; sur la table basse est servi un confortable petit déjeuner pour deux. Fabienne est en chemisette et en short. Jambes nues elle fait sa gymnastique matinale, ce qui ne l'empêche nullement de soutenir contre Raoul une discussion aussi calme de sa part qu'anxieuse de la part de celui-ci.

RAOUL. — Donc, tu affirmes ne pas connaître Maurice Briard ?

FABIENNE. — La tête sur le billot !

RAOUL. — Tu le jurerais ?

FABIENNE. — Devant Dieu !

RAOUL. — Malheureusement je vous ai vus hier soir, à 6 heures 20 précises, dans sa voiture, au Bois. La voiture arrêtée et vous deux enlacés comme pour sauter ensemble d'un cinquième étage.

FABIENNE. — Si tu nous as vus, c'est autre chose !

RAOUL. — Donc, tu connais Maurice Briard ?

FABIENNE. — Je n'appelle pas ça connaître !

RAOUL. — Qu'est-ce que tu appelles connaître ?

FABIENNE. — Ça serait trop long à t'expliquer !

RAOUL. — As-tu été sa maîtresse, oui ou non ?

FABIENNE. — Jamais ! En tout cas, pas que je m'en souvienne !

RAOUL. — Tiens ! Si je devais faire une statue du Mensonge, je te demanderais de poser !

FABIENNE. — Personne ne s'en plaindrait !... D'ailleurs, il me semble que si je prends la peine de te mentir, tu pourrais prendre celle de me croire, au lieu de gâcher notre dernier petit déjeuner !

RAOUL. — Et nous y revoilà !... Je te prouve que tu m'as trompé, et tout ce que tu trouves à me répondre, c'est de faire tes bagages !

FABIENNE. — Ils sont faits !

RAOUL. — Ils sont faits ?... Sans même me demander si je n'étais pas prêt à te pardonner ?

FABIENNE. — Ne me fais pas peur !

RAOUL. — Mais enfin, Fabienne, tu m'as aimé ?

FABIENNE. — Si tu comptes sur ça pour décrocher la rosette !

RAOUL. — Tu ne m'as pas aimé ?

FABIENNE. — Exact. Je n'ai pas fini d'en rire !

RAOUL. — Tu es horrible !... Tu me rappelles Suzanne ! Dire que tu devais me consoler d'elle !

FABIENNE. — J'attends de voir qui te consolera de moi !... *(Elle a terminé sa gymnastique.)* Et maintenant, à ma dernière toilette !

Elle se dirige vers l'escalier. Raoul lui barre le chemin.

RAOUL. — Je ne te laisserai pas partir !

FABIENNE. — Ça ferait du vilain, ça !

RAOUL. — Reste, Fabienne... J'essayerai de t'aimer comme tu es !

FABIENNE. — Laisse-moi passer, ou j'appelle Firmin.

RAOUL. — Est-ce que je peux venir pendant que tu t'habilles ?

FABIENNE, *montant l'escalier.* — Sûr ! Ça me fera dépêcher.

RAOUL. — Ce n'est pas possible, tu fais exprès d'être atroce !

FABIENNE. — Je t'avais prévenu que j'étais une garce. Au lieu de me croire, tu as voulu y aller voir !

RAOUL. — Tu me regretteras, Fabienne !

FABIENNE. — Auquel cas, je reviendrai.

Elle ouvre la porte du palier. En même temps un coup est frappé à la porte de l'office. Firmin entre. Il est âgé d'une cinquantaine d'années et porte son bon cœur de brave homme sur son visage. Valet de chambre de Raoul, il est en petite tenue du matin : tablier et manches de chemise.

FIRMIN. — Je peux débarrasser, Monsieur ?

RAOUL. — Si vous voulez...

FABIENNE, *du palier.* — Firmin, ma choute, vous viendrez chercher le reste de mes bagages dans un petit quart d'heure.

Elle entre dans la chambre.

FIRMIN, *compatissant et navré.* — Qu'est-ce que je fais, Monsieur ?

RAOUL. — Ce que mademoiselle a dit. Tant qu'elle est ici, elle est chez elle... *(Et comme on entend claquer une porte à la cantonade, Raoul se précipite dans la chambre, en suppliant :)* Attends-moi, Fabienne ! Tu m'as promis !

Firmin, seul, hoche la tête et soupire. Puis il va à la bibliothèque, y cherche un livre, le trouve, marque une page et le pose sur la table basse, bien en vue. Marc Trémois entre à ce moment par la porte-baie. C'est un homme de trente-huit ans environ, l'associé commercial de Raoul. Il tient une serviette de crocodile luxueuse, mais usagée.

MARC, *posant sa serviette.* — Bonjour, Firmin... Beau temps !

FIRMIN. — Pas ici, monsieur Trémois !

MARC, *comprenant aussitôt.* — Ah ! C'est arrivé ?

FIRMIN. — Oui, Monsieur... Comme avec les autres, en toute ignominie !

MARC. — Je lui avais donné huit jours, avec celle-là !...

FIRMIN. — Vous aviez compté juste, Monsieur !

MARC. — L'habitude !

FIRMIN. — Il y a une chose que je me demande, monsieur Trémois... C'est où Monsieur va les chercher !

MARC. — C'est un flair qu'il a, Firmin ! Voilà dix ans que je le connais, et depuis dix ans, que ce soit dans un salon, dans un bar, sur une plage, je l'ai toujours vu aller infailliblement entre mille à la plus garce, la plus carne, la plus infumable !... Vous rappelez-vous Ginette ?

FIRMIN. — Oh ! oui, Monsieur !

MARC. — Une jolie souris ! De laboratoire pour recherches sur le choléra ! Et Elisabeth ?

FIRMIN. — Les lettres anonymes ?

MARC. — C'est ça... Et toute la chasteté d'une vespasienne !... Puis il y a eu Barbara !

FIRMIN. — Le chantage à l'avortement et l'argenterie de Monsieur au mont-de-piété !... Je crois que le fond, tout de même, ça a été M^lle^ Groux !

MARC. — Exact... Devant celle-là, chapeau bas et genou en terre ! L'Himalaya de la vacherie, le Gibraltar de la cupidité, le Sahara de l'intelligence sur fond de *delirium tremens*.

FIRMIN, *avec une quasi-vénération*. — Ah ! ce n'était pas le petit chaperon rouge !... Maintenant, à chacune son dû ! *(Un geste vers le premier étage :)* Aujourd'hui aussi nous perdons une pièce de musée !

MARC. — Et comme d'usage, il est en train de se rouler à ses pieds pour la retenir ?

FIRMIN. — Oui... Mais là, je comprendrais Monsieur davantage. Comme c'est toujours la même chose qu'elles lui font manger, il aimerait autant ne pas changer d'assiette.

MARC. — Bon sang de bon sang ! Il n'est tout de même pas mal, Raoul. Amusant, distingué, généreux !... Et ça devrait être flatteur pour une femme d'être l'amie d'un des meilleurs couturiers de Paris, non ?

FIRMIN. — Si, Monsieur... Pour autant que je puisse l'imaginer !

MARC. — En tout cas cette fois-ci, Firmin, j'ai tout prévu... Et je n'ai pas de temps à perdre !

FIRMIN. — Qu'est-ce que Monsieur a prévu ?

MARC. — D'abord le cataclysme habituel : qu'à peine cette petite garce va avoir décampé, mon Raoul va lui aussi nous jouer le *Chant du départ* et filer Dieu sait où, à Marrakech, en Ecosse ou aux îles Touamotou !

FIRMIN. — Monsieur revient toujours dans un meilleur état qu'il n'est parti !

MARC. — Mais ayant dépensé jusqu'à son dernier sou et tout prêt à recommencer avec la première punaise venue ! Eh bien, cette fois-ci il ne partira pas ! Je ne le laisserai pas partir ! Je n'ai aucunement l'intention de rester en plan avec notre collection d'hiver... Si je n'ai pas ses modèles avant huit jours, savez-vous ce qui arrive, Firmin ?

FIRMIN. — Rien de bon, j'imagine, Monsieur !

MARC. — Nous sautons, lui et moi, tout simplement ! Raoul oublie trop que j'ai engagé jusqu'à mon dernier sou sur lui ! J'ai signé des traites, j'ai raclé mes fonds de tiroirs ! Alors il partira s'il veut, mais seulement lorsque je tiendrai son dernier dessin et que nos ateliers rouleront !

FIRMIN, *sceptique*. — Et Monsieur a trouvé un moyen de retenir Monsieur ?

MARC, *prenant le téléphone*. — Oui, Firmin.

FIRMIN. — Une fois de plus, Monsieur va promettre à Monsieur tout ce qu'il voudra et n'en fera qu'à sa tête !

MARC. — Cette fois-ci, c'est en restant qu'il n'en fera qu'à sa tête ! Le contraire m'étonnerait ! *(Il manipule le cadran du téléphone.)* J'ai passé huit jours à le mettre au point, mon moyen, il durera bien deux semaines... « Allô, Elysées 15-17 ?... 27 ? Excusez-moi, monsieur !... »

Il compose un nouveau numéro.

FIRMIN, *sceptique*. — Entre faire rester Monsieur et le faire travailler dans l'état où il va être...

MARC. — Je crois au contraire, mon petit Firmin, qu'il sera avant ce soir dans un état superbe !... Ah ! *(Il a obtenu son numéro.)* « Elysées 15-17 ?... M^me^ Baudoyer, s'il vous plaît. »

FIRMIN, *sursautant*. — Oh ! non, Monsieur ! Pas une autre ! Pitié pour Monsieur !

MARC. — M^me^ Baudoyer a cinquante ans et des cheveux gris... Tout à l'heure, les explications !... *(Dans le récepteur, très calme, mais rapide et décidé :)* « Armance ?... Ici, Marc Trémois... Oui, Marc Trémois... Oui, exactement comme je le prévoyais... Et vous, son pavillon, vous y tenez toujours ?... Plus que jamais ? Alors faites exactement ce que nous avons convenu et il est à vous... Mais ne perdez pas une minute, il y a urgence... Je vous attends. Naturellement, avec Daphné... Je ne me fais aucune inquiétude à son sujet : le petit échantillon qu'elle nous a donné hier était ravissant... D'ailleurs le docteur Mouliès, dont je vous ai parlé, doit passer ici ce matin... Il arrivera sans doute après vous... Et comme il a autant de raisons que moi d'empêcher Raoul de partir, il dira tout ce que je voudrai... A tout de suite !... Ne changez rien à ce que nous avons prévu et ça ira tout seul !... » *(Il raccroche.)* Et maintenant, Firmin, un mot d'explication. Voici exactement de quoi il va s'agir. Vous avez entendu parler du Sanka ?

FIRMIN. — Oui, Monsieur.

MARC. — Un café sans caféine pour ceux qui ne supportent pas le café. Il y a aussi les cigarettes dénicotinisées...

FIRMIN. — J'ai peine à suivre, Monsieur.

MARC. — Qu'est-ce qui fait mal à Raoul ?... Pas le café ? Pas les cigarettes ? La femme. Peut-on s'en passer ? Non... Imaginez maintenant ce miracle : le désintoxiquer de sa Fabienne, sur place, sans douleur, en lui servant une délicieuse créature décaféinée, dénicotinisée ; bref buvable et fumable sans danger ?

FIRMIN. — Et Monsieur a découvert cet oiseau rare ?

MARC. — Le Sanka n'est pas une découverte, c'est une invention !... C'est ici, dans cet atelier qu'elle m'est venue, mon invention à moi ! Et c'est Raoul lui-même qui me l'a inspirée !... On dirait le rayon des jouets dans un grand magasin !

FIRMIN. — Une manie bien innocente... Elle complique un peu le nettoyage, mais elle ne fait de mal à personne... J'aime mieux voir Monsieur collectionner les joujoux que les vieilles pipes.

MARC. — Ce n'est pas lui qui a choisi les joujoux plutôt que les vieilles pipes : c'est son subconscient... Dis-moi ce que tu collectionnes, je te dirai qui tu es...

FIRMIN. — Tutoiement à part, comme c'est vrai, Monsieur ! ainsi, moi...

MARC. — Vous, quoi ?

FIRMIN. — Je n'ai jamais rien collectionné, Monsieur !

MARC. — Oui... Enfin, passons !... J'allais vous expliquer que...

Il est interrompu par le bruit d'une porte invisible sur le palier. Presque aussitôt, Fabienne paraît sur le palier.

FABIENNE, *du palier.* — Bonjour, Marc !

MARC, *sèchement.* — Bonjour.

FABIENNE. — Votre voiture est là ?

MARC, *lui tournant le dos.* — Oui.

FABIENNE, *descendant l'escalier.* — Je peux y porter mon barda ?

MARC. — Non.

FABIENNE. — Firmin, mon amour, prends mes valises et trouve-moi un taxi. *(Elle lui donne sa mallette :)* Je te ferai un grand câlin avant de partir. *(Firmin jette un regard désolé et impuissant à Marc, ramasse la mallette et sort par le salon. Fabienne va au petit bar aménagé dans la bibliothèque et se verse une rasade de pernod pur. Montrant son verre :)* Breakfast.

MARC. — Vous devriez tremper un croissant dedans... Où est Raoul ?

FABIENNE. — Là-haut. Il ne veut pas me voir partir.

MARC. — A sa place, je me serais payé ça !

FABIENNE, *buvant son pernod.* — Je suis tranquille. Il va se le payer de sa fenêtre, derrière le rideau !

La porte du palier s'ouvre et Raoul paraît.

RAOUL, *voyant Marc.* — Ah ! c'est toi ? *(Il voit Fabienne debout près du bar :)* Fabienne, tu es encore ici ! *(A Marc :)* Tu lui as parlé, elle ne part plus ? J'étais sûr qu'il arriverait un miracle à la dernière minute ! *(Il descend l'escalier quatre à quatre et va à Fabienne :)* Fabienne, tu restes n'est-ce pas ?

FABIENNE, *doucement.* — Ça te ferait vraiment un gros plaisir ?

RAOUL. — Je donnerais tout au monde !

FABIENNE. — En es-tu bien sûr ?

RAOUL. — Je t'aime, Fabienne, tu le sais !

FABIENNE. — Si je te le demandais, tu m'épouserais ?

RAOUL, *sur un mouvement de Marc.* — Ah ! toi, la paix ! *(A Fabienne, de toute son âme :)* Quand tu voudras !

FABIENNE. — Et tu m'emmènerais loin, très loin d'ici pour toujours ?

RAOUL. — Où tu voudras !

FABIENNE. — Merci, Raoul ! *(Elle se dégage, lui donne une petite tape sur la joue :)* C'est encore plus délicieux, maintenant, de te plaquer !

Sans un mot de plus elle sort. Un silence. Marc, se lève, va à Raoul effondré sur le canapé.

RAOUL. — Un monstre !... J'aimais un monstre !

MARC. — Pour changer ! *(Avec une profonde affection :)* Raoul, vieux frère, Dieu sait que je devrais être habitué à te voir catastrophé pour une histoire de ce genre ! Mais tu es mon meilleur, mon seul ami, donc je ne m'y habitue pas !... Maintenant, j'ai l'impression que ça va se passer cette fois-ci mieux que les autres fois !

RAOUL. — Non. Je n'ai cru à aucune comme à Fabienne !

MARC. — Tu as toute ma compassion, toute mon affection ! Mais je n'ai pas le droit, je refuse de m'attendrir avec toi ! Nous avons des dates, des échéances, des obligations ! Je t'ai fait confiance ! Si ta collection n'est pas prête dans dix jours c'est la boîte qui saute... Allons, vieux ! Pense à ton boulot ! La vie continue ! *Sursum corda ! Excelsior ! Maoté animo !*

RAOUL, *sombre.* — Facile à dire !

MARC. — Eh ! eh ! Ça représente tout de même dix années d'études secondaires !... *(Il vient s'asseoir près de Raoul :)* Allez ! Passons aux affaires courantes !

RAOUL. — Qu'elles courent !

MARC. — Je me bornerai aux urgences... *(Avec un geste vers le jardin :)* Ton pavillon, là, ça ne colle plus avec le président Frouin. Il m'a téléphoné qu'il y avait trop de réparations.

RAOUL. — Bravo !

MARC. — Attends. Il m'a dit au téléphone qu'il envoyait à sa place une amie à lui. Une dame âgée qui le prendrait meublé comme il est si elle peut emménager immédiatement.

RAOUL. — Pas question ! Je ne suis pas d'humeur à voir une vieille dame se ballader toute la journée dans mon jardin !

MARC. — Pour ce que les jeunes te réussissent !... De plus, elle se fiche sans doute de ton jardin ! Tu condamneras la porte qui donne dessus ! Elle entrera et sortira par le boulevard Murat !

RAOUL. — Qu'elle crève !

MARC. — Pas sans t'avoir vu ! Comme je ne savais pas que j'allais te trouver une fois de plus dans les affres de la passion incomprise, j'ai dit au président Frouin de l'envoyer ce matin. Elle immine.

RAOUL. — Je ne la verrai pas !

MARC. — Tu la verras ! Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de fâcher le président Frouin, dont le frère est notre meilleur fournisseur de tissus... Autre chose. Tu as donné rendez-vous ici, à 10 heures — c'est-à-dire dans cinq minutes — au docteur Mouliès pour la décoration de son gala de charité à la Crèche Molitor !

RAOUL, *sombre.* — Qu'il crève !

MARC, *ferme.* — Non, Raoul ! Tu vas le voir... C'est un gala que toute la presse va monter en épingle. Si tu laisses tomber, nous perdons 300.000 balles de publicité à l'œil dans les journaux pour une histoire de fesses !

RAOUL, *indigné.* — Fesse toi-même ! *(Douloureux :)* « Une histoire de fesses ! » Ah ! elle est belle, elle est riche ton idée de l'amour !

MARC. — Elle se résume dans un vers célèbre, revu et corrigé : « Rien ne rend plus idiot qu'une grande douleur ! »

RAOUL. — Un mot de plus et je te fiche dehors !

MARC. — Tu es à embrasser, tiens !... Tu ne comprends donc pas que c'est autant pour toi que pour moi que je me bats ?... Sais-tu quel jour nous sommes, aujourd'hui ?

RAOUL. — Le jour où j'ai perdu Fabienne !

MARC. — Et aussi celui où tes modèles de la collection d'hiver devraient être prêts... Où en es-tu ?

RAOUL, *sombre.* — Tu tiens vraiment à le savoir ?

MARC. — Plutôt ! Depuis trois jours les magazines sont pendus à mon téléphone ! Carven et Reboux sont déjà en page !

RAOUL. — Je vais te dire, où j'en suis ! *(Il va à sa table, prend une feuille toute blanche, la montre à Marc :)* J'en suis là !... *(S'exaltant peu à peu :)* Mais ne t'en fais pas ! Dans dix jours, tu l'auras, ta collection ! Complète ! Ce soir je prendrai l'avion. Le premier à partir quand j'arriverai au Bourget. Demain je serai à l'autre bout du monde ! C'est de là que je t'enverrai la collection !

MARC. — Tu m'enverras des nèfles ! Et parce que Fabienne a décidé de retourner à ses égouts natals, ci-gît la maison Sautelle et Trémois ?

RAOUL. — J'en ai peur, Marc !... Je te signerai tous les papiers que tu voudras. Je te cautionnerai avec mon pavillon, avec cette maison, mais je partirai ce soir... Probablement pour un poste de méharistes dans le Tafilalet... J'ai lu qu'ils vous reçoivent très bien...

Firmin entre précipitamment, venant du jardin.

FIRMIN, *à Raoul.* — Monsieur devrait aller parler au jardinier.

RAOUL. — Lui parler de quoi ?

FIRMIN. — Il avait laissé devant la maison une grande brouettée de tulipes pour les plates-bandes de M. Nompart, au 49. Il semblerait que Mlle Fabienne, en partant, a retourné la brouettée sur la chaussée... Et comme il vient de s'en apercevoir seulement à l'instant, ça fait pas mal d'autos qui sont passées sur les bulbes.

RAOUL. — N... de D... ! Où est-il ?

FIRMIN. — Dans le jardin, devant la salle à manger, à déterrer les tulipes de Monsieur pour les emporter au 49.

RAOUL, *horrifié.* — Mes Van Ostade ? Il est fou... *(Se ruant vers le jardin :)* Je reviens, Marc, attends-moi !

MARC. — Eh bien, il l'aura senti passer, celle-là.

FIRMIN. — Oui, Monsieur... Il y a aussi cette dame à qui Monsieur vient de téléphoner et qui vient d'arriver...

MARC. — Sauvés, mon Dieu !... Où l'avez-vous mise ?

FIRMIN. — Je l'ai fait attendre dans le salon... *(Inquiet :)* Mais... il y a une jeune personne avec elle...

MARC. — Je l'espère bien !

FIRMIN, *inquiet.* — Mais elle est jolie, Monsieur... Monsieur ne va pas lancer Monsieur dans de nouveaux malheurs ?

MARC, *sûr de lui.* — Ni malheur ni bonheur... Une convalescence foudroyante... Il sera toujours temps d'aviser ensuite. Et maintenant, un mot d'explication pour vous éviter un choc tout à l'heure. Cette dame et cette jeune personne qui l'accompagne... *(Il est interrompu par la voix proche de Raoul qui, encore dans le jardin, crie au Jardinier :* « C'est bien, Julien, replantez mes Van Ostade, et j'enverrai un chèque à ce M. Nompart. » *La voix de Raoul s'est rapprochée. Marc, très vite :)* Plus tard... *(Très vite :)* Dites simplement à monsieur que je suis en affaires dans le salon et que je reviens dans un moment.

Marc sort dans le salon. Raoul revient par la terrasse.

RAOUL. — Voilà ! C'est arrangé... *(Etonné :* Où est M. Trémois ?

FIRMIN. — Dans le salon, Monsieur. Il va revenir immédiatement. *(Se hâtant de changer de conversation :)* Monsieur sait-il qu'il n'a pas fini son petit déjeuner ?

RAOUL, *sombre.* — Je ne veux pas le savoir. Avez-vous de la famille, Firmin ?

FIRMIN. — Comme ci, comme ça, Monsieur.

RAOUL. — Où ?

FIRMIN. — Dans le Jura, Monsieur.

RAOUL. — Pourquoi pas ?...Eh bien, il va falloir aller la voir, même dans le Jura.

FIRMIN, *saisi.* — Monsieur renonce à mes services ?

RAOUL. — Au moins pour un temps. M. Trémois vous fera parvenir vos gages jusqu'à ce que j'aie pris une décision... Je pars moi-même pour une durée indéfinie. Alors, autant fermer cette maison.

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

RAOUL. — Je partirai ce soir. Vous me préparerez ma valise.

FIRMIN. — Bien, Monsieur. Monsieur a décidé où partir ?

RAOUL. — Oui... Droit devant moi.

FIRMIN. — Avec ou sans smoking ?

RAOUL. — Sans... et surtout rien que j'aie porté même une fois du temps de mademoiselle.

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

RAOUL. — Au teinturier, *tout* ce que j'ai porté de son temps ! Tout ! Et ce qui n'ira pas au teinturier, brûlez-le !

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

RAOUL. — Et allez me faire couler un bain bouillant !

FIRMIN, *horrifié.* — Bouillant ?

RAOUL. — Sinon bouillant, avec des cristaux une giclée d'eau de Javel et de la pâte à nettoyer les métaux ! Un bain qui me purifie d'avoir jamais touché cette créature.

FIRMIN. — Je vois ce que Monsieur veut dire.

Il commence à monter.

RAOUL. — Attendez. *(Firmin s'arrête :)* Allez au troisième rayon, là... *(Il lui indique le pan-neau du mur faisant bibliothèque :)* Apportez-moi le petit livre relié en bleu.

FIRMIN, *montrant la table.* — Il est là, Monsieur. Je l'avais préparé... Comme après Mlle Couturier et Mlle Groux.

RAOUL, *tendant le livre à Firmin.* — C'est bon, toujours la même page... Lisez clairement et lentement !

FIRMIN. — Oui, Monsieur. *(Il annonce solennellement :)* « La Colère de Samson », par Alfred de Vigny...

Il lit :

« Le désert est muet... La tente, solitaire...

RAOUL, *l'arrêtant.* — Non... Seulement les vers soulignés en rouge... Allez...

Il écoute attentivement.

FIRMIN, *lisant :*

« Une lutte éternelle, en tous temps, en tous lieux
Se livre sur la terre en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur, de corps
[d'âme !

RAOUL, *rageant.* — Bien dit !...

FIRMIN, *lisant :*

« L'homme a toujours besoin de caresses et [d'amour...
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout de la chaleur du sein... »

RAOUL, *corrigeant.* — Tiédeur.

FIRMIN, *vérifiant.* — « Chaleur », Monsieur, je regrette.

RAOUL. — Détail !... Continuez !

FIRMIN, *déclamant :*

« Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu...
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu... »

Parlé :

Je répète, parce que Monsieur a souligné deux fois !

Redéclamant :

« Toujours ce compagnon, dont le cœur n'est pas [sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !... »

Firmin s'est arrêté. Raoul relève la tête.

RAOUL. — Merci... Merci ! Je suis un peu déçu, c'était plus agressif dans mon souvenir !... Vous pouvez remettre le livre.

FIRMIN, *a remis le livre et commence à monter les marches.* — Je préviendrai Monsieur quand son bain sera prêt.

RAOUL. — Et quand je monterai, que je ne trouve pas une épingle à cheveux, pas un ruban. A la poubelle les reliques !

FIRMIN. — Oui, Monsieur.

Il disparaît dans la chambre de Raoul. Raoul va à la table à dessin. Il y a, bien en vue, une photographie de Fabienne dans un cadre de galuchat. Raoul l'empoigne.

RAOUL, *furieux.* — « Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu... » Je devais pouvoir soulever un piano à ma naissance ! *(Il jette le cadre dans la corbeille à papiers ; puis il se ravise, repêche le cadre, en retire la photographie :)* Je t'en ficherai du galuchat !

Il déchire la photographie, pose le cadre sur la table. Marc entre par le salon, referme la porte.

MARC, *vaguement.* — Alors, c'est arrangé, cette histoire de tulipes ?

RAOUL. — A prix d'or !

MARC, *hésite, puis.* — Raoul, il y a dans le salon quelqu'un que je voudrais bien que tu voies !

RAOUL. — Pas une femme ?

MARC. — Plus à son âge !

RAOUL. — Et pourquoi veux-tu que je la voie ?

MARC. — C'est elle que t'envoie le président Frouin pour ton pavillon.

RAOUL, *las.* — Je m'en vais, mon vieux ! Je pars, je suis parti !... Alors débrouille-toi avec elle. Je te donne pleins pouvoirs !

MARC. — J'aimerais tout de même que tu la voies une seconde !

RAOUL, *à cran.* — Mais pourquoi faire ?

MARC. — Par correction, d'abord. Et ensuite, c'est bien gentil de me donner pleins pouvoirs, mais elle sera ta voisine !

RAOUL. — Si je reviens, et Dieu sait que je n'en suis pas là !... D'ailleurs je t'ai déjà expliqué que je ne veux pas savoir si j'ai une voisine, un voisin ou non !

MARC. — C'est justement que tu aurais à le savoir... Enfin plus ou moins ! Contrairement à ce que je pensais, elle voudrait avoir accès au jardin deux ou trois fois par semaine, quand ça ne te gênerait pas, quand tu sortirais !

RAOUL. — Pas question ! Elle a tout le Bois de Boulogne au bout de la rue !

MARC. — J'ai peur que ça ne résolve pas son problème !

RAOUL. — Quel problème ? Elle est infirme, impotente ?

MARC. — Elle, non, mais... Ecoute, Raoul, c'est une histoire assez exceptionnelle, assez touchante. Je préfère qu'elle te l'explique elle-même.

Il gagne rapidement la porte du salon.

RAOUL, *criant presque, mais en vain.* — Elle ? Non, Marc ! Je te défends !

MARC, *ouvant la porte du salon.* — Si vous voulez bien venir, madame ?... Mon ami désirerait vous connaître avant de prendre une décision.

RAOUL, *entre ses dents.* — Salaud ! Tu me le paieras !

Armance Baudoyer entre. C'est une femme d'une cinquantaine d'années, très élégante, très embijoutée, aux manières parfaites, mais, à première vue, inclassable socialement.

ARMANCE, *allant à Raoul.* — Monsieur Sautelle, quel privilège de faire votre connaissance, maître !

MARC. — Mme Armance Baudoyer, Raoul. Une grande amie du président Frouin, comme je te l'ai dit !

RAOUL. — Enchanté, madame.

ARMANCE. — Je suis terriblement impressionnée... *(Un grand geste circulaire.)* C'est donc ici que...

RAOUL, *l'interrompant.* — C'est ici, madame, que mes moments sont les plus précieux.

MARC, *à Armance.* — Mon ami Raoul est encore sous le coup d'une légère contrariété, chère madame. Je crois donc que le plus sage serait que vous lui exposassiez... *(Regard noir de Raoul)* le plus simplement et le plus brièvement possible les raisons que vous avez de désirer louer son pavillon.

RAOUL, *sèchement.* — Je regrette, madame, mais mon pavillon n'étant provisoirement plus à...

MARC, *l'interrompant.* — Raoul, j'ai promis à Mme Baudoyer que tu l'écouterais jusqu'au bout.

RAOUL, *faisant asseoir Armance.* — C'est bon. Je vous écouterai donc, madame. Jusqu'au bout.

ARMANCE. — Merci. *(D'un ton soudain moins assuré, plus triste :)* Eh bien, voilà... Je ne suis pas seule dans la vie ; j'ai une fille...

RAOUL. — C'est un tort, madame. *(Rongeant son frein :)* Continuez cependant si vous le jugez utile.

ARMANCE, *doucement.* — Je ne crois pas inutile de faire appel à votre bon cœur. *(Un signe de tête vers Marc :)* M. Trémois lui-même ne m'a pas découragée... *(Ce qui vaut à Marc un regard foudroyant de Raoul. Reprenant avec effort :)* J'ai une fille de sept ans.

RAOUL, *un peu radouci.* — Ah ! une petite fille ? *(Sombre de nouveau :)* Qui grandira !

ARMANCE. — Hélas ! non. Pas ma pauvre Daphné ; elle a fini sa croissance !

RAOUL. — A sept ans ? C'est une géante ?

ARMANCE. — Non... Sept ans est une façon de parler. De par sa date de naissance, ma petite Daphné va sur ses vingt-trois ans.

RAOUL. — Je ne comprends plus.

ARMANCE, *avec un peu de gêne et beaucoup de chagrin.* — C'est la tristesse de ma vie, monsieur... Ma petite Daphné est née en 1928, mai 1928 ! C'était une enfant délicieuse, vive, enjouée, intelligente, je peux le dire, même brillante... Mais à sept ans le malheur a frappé.

RAOUL, *compassion courtoise, sans plus.* — Ah !

ARMANCE. — Cette enfant qui promettait, qui était la première de ses petites camarades, qui montrait des dons exceptionnels pour le piano, le dessin, sa croissance mentale s'est brusquement arrêtée...

RAOUL. — Ah !... Typhoïde ?

ARMANCE. — Non... Quelque chose de plus rare... Les docteurs se sont mis difficilement d'accord. Mais ils ont fini par se ranger à l'avis du professeur Tardellois : sidération des endocrines.

RAOUL, *pas plus avancé.* — Ah ! *(Parlant pour parler :)* Et ainsi son petit cerveau...

Il esquisse un geste, diluant dans le vide un cerveau imaginaire.

ARMANCE. — Son petit cerveau, comme vous dites, s'est simplement arrêté, comme une montre... Comme une montre qui s'est arrêtée, mettons à 3 heures, il s'est arrêté à sept ans. Notez qu'il ferait honneur à n'importe quelle petite fille de sept ans, pour ne pas dire huit, même neuf... Mais pour une fille de vingt-deux ans passés...

RAOUL, *poli.* — Evidemment, il y a un décalage... *(Consolant :)* Mais tout cela n'est peut-être pas irrémédiable ?

ARMANCE. — Hélas ! si, monsieur... Toujours pour revenir à la consultation du professeur Tardellois : un état stable, immuable, sans amélioration ni détérioration possible... *(Avec une tristesse contenue :)* Tout ce qui amuse une enfant de sept ans l'amuse. Elle est douce, gaie, enjouée et parfaitement raisonnable à sa façon ! Croyez-le bien ! Comme elle est, elle me donne bien des joies... Mais vous comprenez, lorsque j'ai entendu parler de votre pavillon si calme, si retiré, l'immense espoir que j'ai pu mettre en vous ! *(Elle regarde vers la terrasse :)* Mon Dieu, quelle fête ce serait pour elle de courir dans ce petit jardin ! Sans rien abîmer : elle est folle des fleurs. Je lui achèterais un petit arrosoir...

RAOUL, *refusant de se laisser émouvoir.* — Je comprends tout cela très bien, madame... N'étant pas une brute j'y compatis de tout cœur... Mais...

ARMANCE, *plaidant énergiquement sur un signe pressant de Marc derrière Raoul.* — Monsieur Sautelle ! Votre prix serait le mien, s'il était raisonnable ! Vous seul décideriez des heures où la petite pourrait descendre s'amuser dans le jardin!

RAOUL, *ferme.* — J'apprécie tout cela, madame, mais...

ARMANCE, *suppliant.* — Non, avant de prendre une décision, faites-moi une faveur !... Elle attend dans le salon : voyez-la.

RAOUL. — Elle est déjà là ?

ARMANCE. — Elle pleurait, je l'ai amenée !

RAOUL. — J'ai horreur des enfants qui pleurent !

ARMANCE. — C'est si rare chez elle !... Ce matin, elle était énervée, mais, d'habitude, je lui donne un bonbon ou je l'envoie au coin et c'est fini ! *(A Marc :)* Vous l'avez vue, monsieur ! Dites à votre ami si elle n'est pas sage et bien élevée !

MARC, *objectivement.* — Elle ne m'a pas fa mauvaise impression !

ARMANCE, *à Raoul.* — Vous voyez !... *(Elle à la porte du salon :)* Il faut que vous en jugi par vous-même ! *(Avant que Raoul ait pu faire geste elle disparaît dans le salon. On entend voix d'Armance dans le salon :)* Laisse ces image ma petite fille, et mets tes gants, il y a un mo sieur qui veut te voir !

RAOUL, *à Marc, furibond.* — Toi, je te remerci

On entend encore : « Viens ma chérie, tiens-toi droite ! » *Daphné entre, pouss par Armance. C'est une grande fille ravi sante et faite comme une statue. Elle e vêtue d'un tailleur simple et chic. Elle porte aucun bijou, sauf une croix au co Son expression est douce, enfantine. El fait deux pas dans l'atelier et s'arrête tim dement. Raoul a eu un haut-le-corps d'adm ration, vite réprimé, mais il continue à regarder, bouche bée.*

ARMANCE, *maternellement, à Daphné.* — Il fa dire bonjour au monsieur que tu ne connais pas.

DAPHNÉ. — Oui, maman. *(Elle va à Raoul, l donne la main d'un petit mouvement timide raide. Sa voix est fraîche, toute bonne éducation* Bonjour, monsieur.

RAOUL, *ne sachant plus où il en est.* — Bonjou mademoiselle... Euh... Vous allez bien ?

DAPHNÉ. — Oui, monsieur. Merci, monsieur.

RAOUL. — Vous m'en voyez ravi.

ARMANCE, *doucement à Daphné.* — Va t'asseoi maintenant. Il faut laisser parler les grandes pe sonnes.

DAPHNÉ. — Bien, maman. *(Elle va s'asseoi mais sur son passage elle reste en arrêt deva la poupée :)* Maman ! *(Explosant :)* Regarde !

ARMANCE. — Oui, ma chérie ! Quoi ?

DAPHNÉ, *montrant du doigt.* — La pépée !

ARMANCE. — On ne montre pas du doig Daphné !

DAPHNÉ, *laissant retomber sa main.* — Elle e belle ! Pas plus belle que ma Toutoune ?

ARMANCE. — Non. Va t'asseoir.

DAPHNÉ. — Tu crois qu'elle parle ?

ARMANCE. — Non. *(Se fâchant un peu :)* Je t' dit d'aller t'asseoir. Maman va se fâcher.

DAPHNÉ. — Bien, maman.

Elle obéit.

ARMANCE. — A la bonne heure ! *(L'attention Daphné est maintenant distraite par le jardi qu'elle regarde de tous ses yeux. Armance tourne vers Raoul :)* Voilà... Maintenant vo connaissez ma petite Daphné !

RAOUL, *embarrassé.* — Oui... *(Il regarde Daphn qui lui fait un sourire gentil. Il détourne les yeux* Je ne la voyais pas comme ça !

DAPHNÉ. — Maman !

ARMANCE. — Ma chérie ?

DAPHNÉ, *extasiée.* — Il est beau, le jardin !

ARMANCE. — Oui, ma chérie. Regarde-le, ma tais-toi !

DAPHNÉ. — Pourquoi n'as-tu pas de jardin, to maman ?

ARMANCE. — Parce que, ma chérie. *(Sévère* Si tu ouvres encore la bouche tu n'iras pas a cirque samedi.

Daphné, pour toute réponse, met sa main

plat sur sa bouche, d'un geste à la fois espiègle et sage. Firmin entre par le salon.

FIRMIN. — Le docteur Mouliès est au salon pour voir monsieur.

RAOUL, *contrarié.* — Allons, bon !

MARC, *qui s'est précipité.* — Ne t'inquiète pas, je vais le voir, moi !

Il sort. Raoul hésite un moment, puis :

RAOUL. — Excusez-moi une minute, madame. *(Il fouille dans un tiroir :)* Où sont-elles passées encore !... Firmin, où les avez-vous mises ?

FIRMIN. — Quoi, Monsieur ?

RAOUL. — Les clefs du pavillon !

FIRMIN. — Elles sont à l'office, Monsieur !

RAOUL. — Eh bien, allez les chercher !

Firmin sort. Armance a eu un mouvement de joie que Raoul interrompt.

RAOUL. — Ne présumez rien, madame, je vous prie, d'un simple geste de courtoisie que m'imposent mes bons rapports avec mon ami Marc et le président Frouin... Je vais vous faire visiter le pavillon avec le ferme espoir qu'il ne conviendra pas. Je vous signale même, à toutes fins utiles, que l'unique chauffe-bain est hors d'état, que la cuisinière est à remplacer et qu'il pleut un tantinet dans une des chambres du premier.

ARMANCE. — Je saurai peut-être m'arranger de tout cela !

RAOUL. — Permettez-moi de ne pas le souhaiter !

DAPHNÉ, *de sa chaise.* — Maman...

ARMANCE. — Oui, ma chérie...

DAPHNÉ, *montrant Raoul du doigt.* — Le monsieur, c'est lui qui est le premier ?

ARMANCE. — Chut !... On ne parle pas en visite, ma petite fille.

RAOUL. — Mais si, je vous en prie... *(A Daphné :)* Le premier en quoi, ma petite fil..., mademoiselle ?

DAPHNÉ. — Je peux répondre, maman ?

ARMANCE. — Maintenant, oui, petite nigaude !

DAPHNÉ, *à Raoul.* — Le premier en dessin.

RAOUL, *flatté.* — Ah !

DAPHNÉ. — C'est maman qui l'a dit.

ARMANCE, *doucement.* — Je mets les choses à sa portée, ce n'est pas toujours facile !

RAOUL, *radouci.* — Ne vous excusez pas !

DAPHNÉ, *heureuse.* — Moi aussi je dessine ! Des maisons, avec des fenêtres !

RAOUL. — Voyez-vous ça !

DAPHNÉ, *docte.* — Trois maisons, ça fait une rue !

ARMANCE, *sévère.* — Daphné, ne fais pas ta sotte !

RAOUL. — Là, je proteste, madame ! Trois maisons font une rue ! Pas la rue de Rivoli, mais enfin...

DAPHNÉ, *tapant joyeusement dans ses mains.* — Trois maisons font une rue ! Trois maisons font une rue !

Firmin est entré silencieusement par l'office et regarde Daphné avec ahurissement.

RAOUL, *à Firmin.* — Qu'est-ce que vous voulez ?

FIRMIN, *tendant les clefs.* — J'apporte les clefs, Monsieur !

RAOUL, *les prenant.* — C'est bon ! Allez-vous-en !

FIRMIN. — Bien, Monsieur... *(Bas à Raoul :)* Et le bain de Monsieur ?

RAOUL. — Buvez-le !

Firmin disparaît au premier étage sans demander son reste. Raoul est près de Daphné et, pour se donner une contenance, secoue le trousseau de clefs devant elle, le fait tinter. Et comme Daphné le regarde sérieusement, gravement :

ARMANCE. — Ça, ça ne l'amuse plus ! Nous sommes trop grande, maintenant !

RAOUL, *cessant, un peu vexé.* — Ah ! bon. Simple question de mise au point !

Marc entre, revenant du salon.

MARC. — J'ai dit au docteur que tu partais ce soir. Après ce que tu lui as promis, il n'est pas très content. Fais-moi plaisir : dis-lui toi-même quelques mots d'excuse !

RAOUL. — D'accord : je vais le voir !... Pendant ce temps-là... *(hésitant :)* rends-moi un service... *(Il lui donne les clefs.)* Fais visiter le pavillon à madame et à cette... euh... jeune personne.

MARC. — Avec joie !

RAOUL, *en aparté.* — Pas avec joie : objectivement ! J'ai prévenu madame qu'il n'était pas habitable !

MARC. — Bah ! Avec quelques préparations !

RAOUL. — Je ne me souviens pas les avoir offertes ! *(A Armance :)* Si vous voulez bien aller avec mon ami, madame... Ce qui ne m'engage à rien, ne l'oubliez pas !

ARMANCE, *avec chaleur.* — Merci quand même !

MARC. — Suivez-moi, madame !

ARMANCE, *allant à Daphné.* — Viens, ma chérie.

DAPHNÉ. — Où on va, maman ?

ARMANCE. — Voir le jardin et une belle maison. Dis merci au monsieur.

DAPHNÉ, *à Raoul.* — Merci, monsieur.

RAOUL. — De rien. Mais il ne faudra pas toucher aux fleurs !

DAPHNÉ. — Je sais. Ça leur fait du mal.

ARMANCE. — Allons, viens ! *(Elle prend la main de Daphné et s'engage sur les marches :)* Et regarde où tu mets les pieds !

Armance, Daphné et Marc sortent.

RAOUL, *hochant la tête.* — La pauvre femme ! Et j'ose me trouver malheureux ! *(Raoul gagne rapidement la porte du salon et l'ouvre :)* Mon cher docteur ! Entrez donc !

Le docteur Mouliès entre. C'est un vieux praticien. Rosette.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que me raconte Marc Trémois ? Ce n'est pas vrai !... Ce n'est pas possible ! Vous ne partez pas ce soir ?

RAOUL. — Mon cher docteur, ce n'est pas, croyez-le bien, de gaîté de cœur !

LE DOCTEUR. — Mais mon gala ? Qui va le décorer... moi ?

RAOUL. — Rassurez-vous ! Je vais téléphoner à mon ami Colin ! C'est un as ! Il vous fera quelque chose de formidable !

LE DOCTEUR. — Mais il ne m'a rien promis, lui !... Tenez, avant de me lâcher, vous devriez venir passer cinq minutes à ma crèche ! Vous y verriez des petites filles qui vous gagneront le cœur d'un regard ! En doutez-vous ?

RAOUL. — Pas une seconde, docteur ! Pas une seconde ! *(Un regard vers le jardin :)* Je ne suis, hélas ! pas une brute !

LE DOCTEUR. — Alors, je vous emmène !

RAOUL. — Non... Je suis capable d'imaginer, sans sortir d'ici, des petites filles attendrissantes !

LE DOCTEUR. — A la bonne heure ! Et vous remettez votre voyage pour ne partir qu'après mon gala, le cœur tout joyeux d'une bonne action !

RAOUL. — Docteur, vous parlez à un homme qui ne sait où donner de la tête entre les bonnes actions qui lui sont proposées depuis une heure !

LE DOCTEUR. — Pas toutes pour de pauvres petites créatures ?

RAOUL. — Vous seriez surpris à quel point on tend à me spécialiser !

LE DOCTEUR. — Si j'insiste, mon cher Sautelle, c'est que Marc Trémois m'a laissé entendre que ce voyage n'avait peut-être pas toute l'urgence que vous croyez !

RAOUL, *furieux.* — De quoi se mêle-t-il, ce Judas ?... Je vais réfléchir et, ce soir, vous aurez ma réponse !

LE DOCTEUR. — Elle sera bonne ! Il le faut ! Je fais moi-même de si grands sacrifices pour cette crèche ! Croyez-moi, j'ai renoncé pour elle à une bonne partie de ma clientèle !

RAOUL. — Je n'en doute pas ! *(Une idée lui vient, et il regarde le Docteur, un peu plus intéressé :)* Clientèle qui doit être considérable depuis... Voici combien de temps que vous exercez ?

LE DOCTEUR. — Vingt-sept ans, mon bon ami !

RAOUL. — Ah !... Un médecin doit en avoir vu des choses, en vingt-sept ans ?

LE DOCTEUR. — Mon cher, écoutez bien ce que je vais vous dire : je vous mets au défi de me citer un cas que je n'ai jamais rencontré.

RAOUL. — On dit ça...

LE DOCTEUR. — Si vous en connaissez un, je serai curieux de l'entendre...

RAOUL. — Eh bien... *(Se ressaisissant :)* Non, plus tard ! A mon retour !

LE DOCTEUR. — Oh ! mais, pardon. Ma petite vanité professionnelle est en jeu, il ne fallait pas la provoquer !... *(Il s'assied :)* Je ne bouge pas d'ici avant que vous m'ayez épaté ! *(Et comme Raoul va parler :)* Je vous préviens que j'ai aussi fait de la médecine coloniale ! S'il s'agit d'un éléphantiasis ou d'un vomito negro...

RAOUL. — Quelle horreur ! Non... Mais par exemple ceci : imaginez une jeune fille, presque une jeune femme. Saine, épanouie, charmante ! Et dans cette tête ravissante, dans ce corps idéal, le cerveau et l'âme d'une petite fille de sept ans ! *(Sur un geste du Docteur :)* Attendez !... Je n'ai pas fini. D'une petite fille ni folle ni idiote ! Très éveillée, au contraire ! De plus, incroyablement bien élevée... Vous avez vu ça ?

LE DOCTEUR, *tranquillement.* — Grand naïf ! Bien entendu que j'ai vu ça !... Evidemment, ce ne sont pas des cas que les familles montent en épingle, comme une belle appendicite ! Rares sont donc les profanes qui en ont entendu parler !

RAOUL. — Attendez, je vous parle, moi, d'un cas où l'on ne discerne pas trace de folie ni d'imbécillité !

LE DOCTEUR. — Distinguons, mon ami ! Il y a deux causes d'infantilisme : l'un et l'autre sont d'ailleurs bien faciles à discerner ! L'un, l'infantilisme congénital, se manifeste par le regard éteint du sujet, sa parole embarrassée, son humeur sombre... L'autre, accidentel au contraire, survenu à un moment quelconque de la croissance par une lésion souvent insignifiante des endocrines, laisse au petit sujet toutes ses facultés. Il continue sa croissance physique, harmonieusement, sans rien perdre de sa gaîté, ni de sa gentillesse, ni de sa vivacité d'esprit.

RAOUL, *qui a bu les paroles du Docteur.* — C'est passionnant, tout ça !

LE DOCTEUR. — Après tout, mon cher, l'enfance est un âge enviable. Ce n'est pas un bien grand malheur que d'en jouir sa vie durant !

RAOUL. — A qui le dites-vous !

LE DOCTEUR. — Au point que, cher ami, j'ai vu presque toujours ces soi-disant affligés donner autour d'eux plus de joie et de consolation que s'ils avaient grandi comme vous et moi ! *(Il s'arrête soudain :)* D'où diable tout cela est-il venu ?

RAOUL, *dans ses pensées.* — Oh ! de rien... D'une question que je ne pensais d'ailleurs pas précisément à vous poser... Vous avez insisté, et de fil en aiguille...

LE DOCTEUR. — En aiguille ! *(Il regarde sa montre :)* Ça me rappelle que j'ai une piqûre à faire à 10 heures un quart... Ma crèche, mon ami, mon gala !... Je vous téléphonerai ce soir, mais je sens que, déjà, je peux vous faire confiance !

RAOUL. — Pas trop, je vous le conseille ! *(Du jardin parviennent les voix de Marc et d'Armance encore confuses, mais se rapprochant petit à petit.)* Excusez-moi, j'attends du monde ! Je ne vous reconduis pas ! Vous connaissez le chemin ! *(Le docteur Mouliès est sorti. Raoul referme la porte sur lui. S'adressant à Armance et à Marc qui entrent :)* Vous avez déjà visité ?

MARC. — Visité, c'est peu dire. Mme Baudoye s'est déclarée satisfaite dès le rez-de-chaussée.

ARMANCE. — Je ne compte pas user du premier étage.

RAOUL. — Mais, la cuisinière ? Vous l'avez vue, la cuisinière ?

ARMANCE. — Inutilisable ; mais puisqu'il y a un compteur autonome, j'installerai ma cuisinière électrique.

RAOUL, *hésitant.* — Ah ?... Pardonnez-moi, mais... vous n'avez rien oublié dans le jardin ?

ARMANCE, *étonnée.* — Non... Je ne vois pas !

RAOUL. — Votre petite fil... *(Se reprenant :)* ... mademoiselle votre fille.

ARMANCE. — Oh ! non. Je l'ai laissée dans le jardin. Elle joue sur l'herbe...

RAOUL. — Ah !...

ARMANCE. — Elle a trouvé une vieille balle de tennis et s'amuse comme une folle. *(Elle se tourne vers le jardin et le désigne à Raoul :)* Vous la voyez ?

RAOUL, *à la porte, regardant dehors.* — Oui.

ARMANCE. — Ah ! Elle vous a vu aussi, faites-lui un petit bonjour.

RAOUL, *criant vers le jardin.* — Bouzou... Bouzou ! *(Vers Armance, inquiet :)* Elle ne va pas tomber dans le bassin ?

ARMANCE. — Pensez-vous ! *(Criant vers le jardin :)* Ne va pas près de l'eau, ma chérie !

VOIX DE DAPHNÉ. — Non, maman ! Pas avec ma belle robe !

ARMANCE, *à Raoul.* — Vous voyez... Je ne connais pas d'enfant plus raisonnable... *(Revenant à ses pensées :)* Pour les papiers, je suppose que j'aurai à m'entendre avec votre homme d'affaires.

RAOUL. — Les papiers ?... Ah ! oui, les papiers !

MARC, *intervenant.* — Ecoute, Raoul, c'est extrêmement simple ; je dois passer chez Delapalme pour notre déclaration du chiffre d'affaires. J'emmène Mme Baudoyer et je la ramène le bail prêt.

RAOUL. — Tu pourrais peut-être laisser à madame le temps de réfléchir ?

ARMANCE, *chaleureusement.* — C'est tout réfléchi ! Et j'ose à peine vous parler de ma gratitude ! Elle est profonde !

RAOUL, *vers le jardin.* — Le bassin aussi !... *(Il regarde encore, et attendri :)* Non, elle a trouvé un petit pot de fleurs vide et elle joue à envoyer sa balle dedans !

ARMANCE. — Si nous partons, je vais l'appeler. *(A Marc :)* Vous me permettrez de la laisser dans la voiture, chez le notaire... C'est toujours un peu pénible pour moi, d'expliquer à Daphné.

RAOUL, *à Armance.* — Un instant, madame... Si cette enfant doit rester dans la voiture et si vous devez revenir avec Marc, il serait peut-être plus chari... *(se reprenant :)* plus simple de la laisser gentiment s'amuser ici, dans le jardin... Avec sa petite balle et son petit pot de fleurs...

ARMANCE. — Ah ! monsieur, c'est si bon à vous ! Je n'aurais jamais osé...

RAOUL. — Je vous en prie ! Il n'y a pas que Marc pour comprendre les choses ! Elle ne va pas avoir peur toute seule ?

ARMANCE. — Oh ! non. Quand elle sera fatiguée de jouer, elle s'assoira sous un arbre au soleil, et elle dormira... Vous ne saurez même pas qu'elle est là... D'ailleurs, attendez ! *(Elle va à la terrasse et appelle :)* Daphné ! *(Raoul a un geste de protestation, mais déjà on entend la voix de Daphné :* « Oui, maman ! ») Viens, ma chérie !

Daphné apparaît sur la terrasse tout courant, exaltée, sa balle à la main.

DAPHNÉ. — Je m'amuse bien, maman !

ARMANCE. — A la bonne heure !... Ecoute-moi ! Je vais faire une course et je reviens ! *(Montrant Raoul :)* Le monsieur veut bien que je te laisse ici ! Mais tu resteras tout le temps dans le jardin et tu ne viendras pas l'ennuyer ?

DAPHNÉ. — Non, maman !

ARMANCE. — Jure !

DAPHNÉ. — Croix de bois, croix de fer !

Elle jure.

ARMANCE, *une petite tape sur sa joue.* — A la bonne heure ! Retourne jouer dans le jardin !

DAPHNÉ, *heureuse.* — Oui, maman !

Elle disparaît dans le jardin.

MARC. — Un vrai rayon de soleil !

ARMANCE. — Merci... A tout à l'heure, mon cher propriétaire...

RAOUL. — Je vous en prie ! N'anticipons pas, rien n'est encore signé... *(Un regard vers le jardin :)* Est-ce qu'elle va avoir faim ou soif ?

ARMANCE, *reconnaissante.* — Mon Dieu, vous pensez à tout !... Faim, non ; soif, peut-être ! Comme je suppose que vous n'avez pas de lait, un simple verre d'eau ! Surtout pas d'alcool !

RAOUL. — Je ne suis pas un crétin, merci !

MARC, *s'effaçant devant Armance.* — Passez, chère madame !

ARMANCE, *passant.* — A très bientôt !

Elle sort.

MARC, *à mi-voix, à Raoul.* — Bravo ! Tu as été très chic avec cette pauvre femme, qui d'ailleurs le mérite !

RAOUL. — Le mérite ! Pourquoi « le mérite » ! De quoi se plaindrait-elle ? Elle réalise le rêve de toutes les mères : que son enfant ne grandisse pas ! Alors !

MARC. — Bon ! Bon !... Rien de spécial à dire à Delapalme ?

RAOUL. — Etre de fer pour les conditions !... Bien entendu, en tenant compte de mon consentement de principe, puisque tu me l'as arraché... Alors, tu t'en vas, oui ou non ?

MARC. — Au revoir !

Il sort rapidement par le salon. Raoul seul, va à la terrasse, regarde... On entend dans le jardin Daphné taper dans ses mains, en jouant à la balle. Machinalement, Raoul prend sa grosse gomme à dessin sur sa table de travail et joue à la balle en tapant dans ses mains avant de la rattraper. Firmin est apparu sur le palier ; il regarde Raoul avec étonnement, puis :

FIRMIN. — Le bain de Monsieur...

RAOUL, *cessant de jouer.* — Il est toujours là ?

FIRMIN. — Oui, Monsieur. Je le maintiens !

RAOUL. — Venez ici !

FIRMIN. — Bien Monsieur. *(Il descend l'escalier :)* Monsieur désire savoir si j'ai commencé sa valise ?

RAOUL. — Non... Je désire savoir si nous avons du lait ?

FIRMIN. — Du lait, Monsieur ?

RAOUL. — Oui ! Du lait ! Vous ne savez pas ce que c'est que du lait ?

FIRMIN. — Sans me vanter, si, Monsieur !

RAOUL. — En avons-nous, oui ou non ?

FIRMIN. — Oui, Monsieur. Une demi-bouteille, dans le Frigidaire !

RAOUL. — Vous m'en apporterez un verre.

FIRMIN. — Bien, Monsieur. *(Il se dirige vers l'office, et s'arrête sur le seuil :)* Chaud ou froid ?

RAOUL. — Hein ?... *(Perplexe :)* C'est vrai, ça ! Chaud ou froid ?

FIRMIN. —Je ne sais pas, Monsieur.

RAOUL, *hésitant.* — Personnellement, je le préfère froid !

FIRMIN. — Monsieur est seul maître !

RAOUL. — Froid !... Il sera toujours temps de le faire chauffer !

FIRMIN. — Sans l'ombre d'un doute ! *(Ouvrant la porte :)* J'ai vu que M. Trémois faisait visiter le pavillon... Monsieur va avoir des locataires ?

RAOUL. — Avec votre permission, oui !

FIRMIN. — Cette dame et cette ravissante jeune fille ?

RAOUL. — Oui, mais ce n'est pas une jeune fille ! Je vous expliquerai en temps utile !

FIRMIN, *pudique.* — Oh ! Monsieur ! Il y a tout de même des choses que je comprends sans explications...

RAOUL, *outré.* — Triste saligaud !

Firmin sort précipitamment par l'office. Raoul prend un carton à dessin, un crayon, et s'installe dans le fauteuil pour travailler. Quelques instants après Daphné paraît sur le seuil.

DAPHNÉ. — J'ai fini de jouer, monsieur !
RAOUL, *ennuyé.* — Ah ?
DAPHNÉ. — Oui.
RAOUL. — Bon.
DAPHNÉ. — Qu'est-ce que je vais faire, monsieur ?
RAOUL. — Je n'en ai pas la moindre idée !
DAPHNÉ, *avec une petite moue.* — Je m'ennuie !
RAOUL. — Ah !... Un petit dodo ?
DAPHNÉ. — Je n'ai pas sommeil !
RAOUL. — Dommage !
DAPHNÉ. — Quand je n'ai pas sommeil, maman joue à m'endormir !
RAOUL. — Ah ?... C'est une gentille maman !

Firmin entre, portant un verre de lait sur un plateau.

DAPHNÉ, *battant des mains.* — Oh ! c'est pour moi !
RAOUL. — Oui. *(A Firmin qui regarde Daphné avec ébahissement :)* Donnez-moi ça, et allez-vous-en !
FIRMIN. — Bien, Monsieur.

Il sort sans demander son reste.

RAOUL, *donnant le verre à Daphné.* — Voilà !
DAPHNÉ. — Oh ! merci, monsieur ! *(Elle prend le verre à deux mains, et un peu déçue :)* Il est froid !
RAOUL. — Buvez-le, ça le réchauffera !

Daphné boit le lait avec soumission. Elle tient le verre à deux mains et renverse la tête en arrière, ce qui fait saillir sa ronde et ferme poitrine. Raoul qui la regardait boire, détourne la tête. Il prend le verre vide de Daphné et le pose.

DAPHNÉ, *qui inspecte la pièce, après un temps.* — Oh, un manège !
RAOUL. — Oui !
DAPHNÉ. — Un vrai qui tourne ?
RAOUL. — Un vrai qui tourne !
DAPHNÉ, *les yeux brillants.* — Faites-voir !
RAOUL. — Voilà.

Il appuie sur un déclic ; la lampe s'allume et le manège commence à tourner sur son socle, au son grêle d'une boîte à musique cachée dedans. Daphné regarde, bouche bée, les mains derrière le dos. Puis, timidement, elle avance un doigt et appuie sur le déclic : tout s'arrête.

DAPHNÉ. — C'est le petit Noël qui l'a apporté ?
RAOUL. — En personne, oui.
DAPHNÉ. — Je sais la chanson qu'il aime, le petit Noël.
RAOUL. — Voyez-vous ça !
DAPHNÉ. — Vous voulez que je la chante ?
RAOUL. — Mon Dieu ! au point où nous en sommes...

DAPHNÉ, *chantant :*

« Petit papa Noël,
Quand tu descendras du ciel,
Avec tes jouets par milliers,
N'oublie pas mon petit soulier ! »

RAOUL. — Ravissant...

Il retourne s'asseoir et recommence à travailler. Daphné continue le tour du studio. Elle arrive au traîneau et tombe en arrêt devant la poupée.

DAPHNÉ, *dévorée de désir.* — La pépée... Maman n'est pas là... Je peux la toucher...
RAOUL, *sans bouger.* — Je pense bien !
DAPHNÉ. — Merci ! *(Elle s'agenouille près du traîneau et commence à jouer avec la poupée. Raoul la regarde et, attendri, se lève et lui met dans les bras. Elle montre le traîneau :)* Je peux m'asseoir avec elle ?
RAOUL. — Pourquoi pas ?

Daphné s'installe dans le traîneau, la poupée dans les bras.

DAPHNÉ, *un sourire radieux.* — On s'amuse bien chez vous, monsieur.
RAOUL. — N'est-ce pas ?... Maintenant, je ne fais pas ça pour tout le monde !
DAPHNÉ, *timidement.* — Le traîneau, il bouge ?
RAOUL. — Sûr !
DAPHNÉ. — Faites voir !
RAOUL. — Ah ! bon... *(Il pousse le traîneau en tournant en rond dans l'atelier.)* Voilà ! Nous sommes arrivés !
DAPHNÉ, *montrant le fronton du guignol.* — A l'Opéra.

Il y a écrit Opéra *sur le fronton du guignol.*

RAOUL. — Ma foi, c'est vrai !... *(Il vire :)* Opéra, tout le monde descend !
DAPHNÉ, *un cri de chagrin.* — Oh ! non.
RAOUL. — Bon, bon... Personne ne descend ! Je n'ai rien dit !
DAPHNÉ. — Parce que Guignol va jouer !
RAOUL, *un petit sursaut.* — Non, non... il est malade !
DAPHNÉ. — Guignol est en bois, il n'est jamais malade ! *(Suppliant :)* Une fois, et après je dormirai !
RAOUL. — Il fallait le dire !

Il se précipite derrière le guignol. Il chausse Guignol dans sa main gauche.

DAPHNÉ, *passionnée.* — Vite ! Son bâton Guignol !
RAOUL, *armant Guignol.* — Voilà ! Armé jusqu'aux dents !
DAPHNÉ, *sévère.* — Non, c'est le crocodile qui a des dents !... Attention, je vois votre tête !
RAOUL. — Pardon !

Le haut de la tête de Raoul disparaît. Puis Raoul s'engage dans le sketch classique du guignol volé et punissant le voleur grâce au gendarme et au crocodile.
Daphné écoute, émerveillée.
Firmin paraît silencieusement, s'immobilise sur la porte, ébahi et fasciné... Il va s'asseoir en silence sur le fauteuil et suit le sketch avec ravissement.
Au milieu du sketch, le téléphone sonne.
Raoul paraît, toujours ganté du guignol et du crocodile.
Il aperçoit Firmin, a un haut-le-corps : d'un geste silencieux et pourtant furieux il indique la porte à Firmin, qui sort, sans demander son reste.
Raoul va au téléphone, décroche le récepteur :

« Allô... Oui, c'est moi... *(Sa voix s'adoucit :)* Oh ! c'est vous, chère madame ?... Oui... Oh très sage... Un grand verre de lait qui lui a fait bien plaisir. Maintenant, elle est avec moi, assise bien gentiment !... Pas le moins du monde !... Au

contraire... » *(Daphné lui fait des signes désespérés pour avoir le récepteur :)* Vous voulez parler à votre maman ?

DAPHNÉ, *toujours dans le traîneau.* — Oh ! oui... *(Raoul lui donne l'appareil :)* « Oui maman ! Non maman ! Je suis dans le traîneau et le monsieur fait Guignol... *(En vain, Raoul fait signe à Daphné de se taire en faisant claquer les mâchoires du crocodile.)* Maman... *(La voix de Daphné s'est changée en un petit appel inquiet :)* Maman !... *(Elle baisse encore un peu la voix :)* Est-ce que je peux demander au monsieur où est le petit coin ? »

RAOUL, *un faible cri.* — Non !

DAPHNÉ, *tendant le récepteur à Raoul.* — Maman veut vous parler...

RAOUL, *prend le récepteur, et d'une voix blanche.* — « Oui, madame... Oui, madame... Oui madame... Toute seule ? Vraiment ?... *(Eclatant :)* Eh bien c'est encore heureux, madame ! »

RIDEAU

ACTE II

Le studio-atelier de Raoul, huit jours plus tard. Il est 5 heures du soir. Au milieu du studio, une table volante de bridge à laquelle Daphné et Marc se font face, cartes en mains. Près de chacun d'eux un verre à cocktail demi-plein. Près de Daphné, en plus, un crayon et un bloc pour marquer les points. Sur le canapé, Armance, un livre en main, qu'elle coupe au fur et à mesure de sa lecture. La radio marche : une chanson de Bourvil. Tout reste ainsi quelques moments après le lever du rideau.

ARMANCE, *riant de la chanson.* — Moi, j'aime bien Bourvil !

MARC, *jouant.* — Quarante millions de Français aiment bien Bourvil !

ARMANCE. — J'aurais aimé le tenir sur mes genoux quand il était petit !

MARC. — Il y serait encore !... *(Jouant :)* A vous, Daphné pour votre valet !

DAPHNÉ. — Soyez content, je ne l'ai pas. *(Elle joue une carte :)* Belotte. *(Sur une autre carte de Marc :)* Rebelotte et dix de der... Vous êtes dedans, Marc.

MARC, *se levant.* — Comptez tout ! *(Il éteint la radio.)* Qu'était, chère Armance, ce camion arrêté devant le pavillon quand je suis arrivé ?

ARMANCE. — Mon Frigidaire et ma cuisinière électrique... Daphné, avez-vous bien expliqué aux hommes de ne rien brancher ?

DAPHNÉ. — Oui, madame Baudoyer. Et j'ai téléphoné au secteur. Ils poseront le nouveau compteur demain matin. *(A Marc :)* Vous me devez 943 francs. Votre revanche ?

MARC. — Une autre fois. *(Regardant sa montre :)* La bibliothèque Carnavalet ferme à 5 heures, Raoul n'est pas loin.

ARMANCE, *amère.* — Et de rire !

MARC, *payant Daphné.* — Plaignez-vous ! Vous devriez vous réveiller la nuit pour rire de joie dans votre lit !

DAPHNÉ, *aussi amère qu'Armance.* — Moi aussi, je suppose ?

MARC. — Vous aussi, d'un joli rire frais de petite fille heureuse... Je ne me souviens pas, il y a huit jours, délicieuse Armance, vous avoir mis le couteau sous la gorge ?

ARMANCE. — Jusqu'au manche, pas plus loin !

DAPHNÉ. — Mon Dieu ! Vous n'allez pas recommencer, tous les deux !... *(A Armance :)* Ce qui est fait est fait !

ARMANCE. — Voire ! Je peux encore renvoyer mon Frigidaire et ma cuisinière au garde-meuble !

MARC. — Pas avant demain ! Or demain est le grand jour ! Demain, Raoul me remet sa collection terminée, et je vous remets à vous, votre bail !

ARMANCE. — Que vous gardez au fond de votre poche depuis dix jours !

MARC. — Avais-je ou non pleins pouvoirs de Raoul pour louer ce pavillon à qui bon me semblerait ? Et à qui ai-je donné la préférence ? A une mère de famille avec ses huit enfants ? A un jeune couple rayonnant d'avenir ? Non... Mais, au défi des préjugés les plus élémentaires, à la Baudoyer ! A la Grande Armance, comme en nos vertes années nous l'appelions avec une affectueuse gratitude ! A la Grande Armance, chez qui, du temps de ma jeunesse folle, on rencontrait celles qu'on voulait sans rencontrer ceux qu'on ne voulait pas. Et qui maintenant s'apprête à guider les pas de... *(montrant Daphné :)* cette jeune beauté, de cette obligeante vertu...

DAPHNÉ. — Dites donc, vous, avant de parler, prenez vos renseignements !

MARC. — Un galant homme ne se renseigne pas sur la vertu des nièces « adoptives » de M^me^ Baudoyer !

ARMANCE. — Il aurait quelquefois des surprises !

DAPHNÉ. — Oh ! ne vous fatiguez pas, madame Baudoyer. Peu importe l'opinion de Marc Trémois à mon sujet.

ARMANCE. — Je ne suis pas de cet avis. Après tout, Marc rencontrera tôt ou tard Stanley Trimble !

MARC. — Stanley Trimble !

ARMANCE. — Un Américain de Pittsburg qui nous arrive demain matin et avec qui il faudra tenir votre langue de gentleman.

MARC. — O-o-o-o-oh !... Promis. Mais puisqu'il s'agit d'un Américain, je ne comprends plus votre besoin urgent du pavillon de Raoul. J'aurais cru l'or et la pourpre d'un palace plus adéquat aux pourparlers de grande envergure qu'un modeste pavillon au bout de Paris !

ARMANCE. — Votre erreur, mon cher, lorsqu'il s'agit de pourparlers de grande envergure pour un résultat de longue durée... Daphné n'est pas une « nièce » comme les autres. Je la destine à être la consolation définitive de mes derniers jours, mon bâton de vieillesse... Et ce bâton est encore aussi blanc qu'une branche d'aubépine !... Daphné

m'arrive d'Albi aussi blanche que Manon arriva d'Arras !

MARC. — Pauvre Manon ! Pauvre Daphné !

ARMANCE. — Rassurez-vous : Stanley Trimble n'est pas exactement Des Grieux... Daphné a fait sa connaissance là-bas, il y a six ans. Elle portait une natte dans le dos et allait encore en pension. Il était major dans l'armée américaine, mais dans le civil il possède une chaîne de verreries dans dix-huit villes ! Il était venu visiter la verrerie d'Albi.

MARC. — Excusez-moi ! Vu Armance dans le tableau, je ne pouvais pas deviner un roman d'amour !

DAPHNÉ, *durement.* — Le plus beau roman d'amour du monde ! Stanley vaut 15 millions de dollars, un yacht de haute mer, un ranch en Californie, un hôtel particulier à Park Avenue, quatre usines et deux mines de nickel... Il a quarante ans et depuis cinq ans il boit sa bouteille de whisky avant midi et fume ses vingt cigares avant dîner ! On peut jouer la cirrhose du foie gagnante et l'angine de poitrine placée... Et je suis joueuse !

MARC. — Je commence à comprendre l'utilité du pavillon !

ARMANCE. — Je n'allais évidemment pas laisser cette petite, ma plus précieuse protégée, dévaloriser une première rencontre entre un évêché et une préfecture, par une seconde entre le Lido et le Carrol's !

MARC. — Réjouissons-nous donc ! Il y a huit jours vous aviez un problème : sertir la pure Daphné dans un chaste cadre : meulière, peluche et jardinet ! Vous ne l'avez plus... J'avais le mien : consoler mon meilleur ami sans lui faire courir de nouveaux dangers, le faire rester chez lui et y travailler heureux. C'est un problème que je n'aurai plus demain. Il m'a promis sa collection au grand complet à la première heure !

DAPHNÉ. — Demain, Stanley sera là. Vous n'espérez tout de même pas que je vais continuer à sauter à la corde dans le jardin et à faire des pâtés de sable près du bassin ?

MARC. — Bien entendu, non... Évidemment, si avant demain matin l'une de vous bronchait le moins du monde, j'aurais vite fait des papillotes de votre bail, chère Armance, et j'ai comme une idée que Raoul ne serait pas pressé de vous en signer un autre... Vous en seriez quitte pour aller habiter votre petit terrain vague à Besançon... *(A Daphné :)* J'ajouterai à cela, chère Daphné, que je parle anglais assez gentiment pour que Stanley apprécie ma conversation. Je suis donc sûr que tout ira très bien jusqu'au bout.

DAPHNÉ. — Peut-être... Mais j'ai malgré tout l'impression, Marc, que notre petite espièglerie n'a rien eu de particulièrement élégant, que nous avons abusé peut-être un peu cruellement de la confiance de votre ami et que nous allons avoir demain une assez mauvaise minute à passer lorsqu'il faudra le détromper.

MARC. — Noble et charitable Daphné, cette minute-là n'est pas pour demain, Dieu merci ! Avant que vous soyez levée, j'emmène Raoul commander les tissus de sa collection. Et à midi vingt je l'expédie à Venise voir si j'y suis. Quand il reviendra, nous verrons à lui raconter les choses gentiment. Après tout, nous lui avons donné huit jours de parfaite euphorie, nous l'avons guéri de sa Fabienne et nous l'avons empêché de ruiner sa situation. Ce n'est pas une invitation à nous massacrer tous !

ARMANCE. — Il peut se contenter de faire un exemple !

MARC. — Parfait, ce sera Firmin.

DAPHNÉ. — Pourquoi Firmin ? C'est lui que nous avons prévenu le dernier.

MARC. — Mais c'est le seul qui n'ait pas de circonstances atténuantes. Vous vouliez votre pavillon, moi mes dessins, le docteur son gala *(Allègre :)* Seul Firmin est infâme, seul Firmin doit périr !

La porte du salon s'ouvre, et Firmin entre.

FIRMIN. — Monsieur arrive, il range la voiture dans le garage !

MARC. — Merci, Firmin... Merci, mon pauvre Firmin !

FIRMIN. — Pourquoi « pauvre », Monsieur ?

MARC. — Oh ! comme ça... En fait, nous étions en train de nous demander par quel miracle — objectivement dévoué à Raoul comme vous l'êtes — vous n'avez jamais vendu la mèche sur notre petite conspiration ?

FIRMIN, *très simplement.* — Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, Monsieur... Mais j'ai vite compris que ce n'était pas là chose à faire. Par quand j'ai vu Monsieur se remettre au travail joyeusement comme il s'y est remis... Moins encore après les confidences que Monsieur me faisait...

DAPHNÉ. — Quelles confidences ?

FIRMIN. — Que pour la première fois de sa vie Monsieur pouvait se laisser aller avec une demoiselle sans craindre que son existence soit fichue en l'air dans les trois mois suivants. Que lorsque l'on s'était fait à l'idée, qu'au format près Mademoiselle était une petite fille comme toutes les autres petites filles, que c'était aussi charmant de la voir courir dans le jardin, entrer et sortir d'ici qu'd'avoir une petite sœur en vacances dans la maison !

MARC, *satisfait, à Armance et à Daphné.* — Vous voyez ? L'agréable, avec les artistes, c'est qu'on peut y aller ! C'est quand on les fait marcher qu'on voit qu'ils ont des ailes !...

FIRMIN, *épanoui.* — Monsieur a dit quelque chose de bien joli, ce matin. Mademoiselle était assise près du mellingtonia, il la regardait. Il a dit : « C'est Alice au pays des Merveilles après qu'elle a mangé l'herbe à faire grandir ! »

DAPHNÉ, *séduite un moment.* — Il a dit ça ? *(De nouveau agressive :)* Eh bien, demain je ne broute plus ! Qu'on se le dise !

Firmin a tendu l'oreille vers le jardin. Il lève une main d'avertissement.

FIRMIN. — Monsieur !

MARC, *courant se rasseoir à la table.* — Armance ! Prenez la place de Daphné, vite !

ARMANCE. — Vous êtes fou ! J'ai dit hier que j'avais les cartes en horreur !

MARC. — Zut !... Alors vous, Firmin !

FIRMIN, *sursautant.* — Moi, Monsieur ?

MARC. — Pas d'histoires ! Avec les cartes et la marque, il verra bien qu'il y avait une belotte en train ! *(Firmin s'est assis sur le bord de la chaise en face de Marc.)* Donnez.

FIRMIN, *obéissant.* — A la grâce de Dieu, Monsieur !

Daphné s'est trouvée coincée dans l'angle du mur, derrière le piano.

DAPHNÉ. — Et moi, qu'est-ce que je fiche là ?

ARMANCE. — Je n'en sais rien. *(Une inspiration.)* Regardez le mur, les mains derrière le dos.

Les pas dans le jardin se sont rapprochés. Marc et Firmin jouent mollement à la belotte. Armance lit « le Journal d'un fou ». Raoul paraît sur la terrasse, heureux et souriant.

RAOUL, *joyeusement.* — Bons... *(Il s'arrête, stupéfait)* Eh bien, Firmin...

FIRMIN, *se levant.* — Oui, Monsieur.

RAOUL. — Dans mon studio, vous jouez à la belotte ?

FIRMIN. — Incognito, Monsieur.

RAOUL, *s'approchant de la table.* — Et le verre en main ?

FIRMIN. — Tout de même, non, Monsieur !

RAOUL, *montrant le verre devant Firmin.* — Et ça, qu'est-ce que c'est ?... Une lampe de poche ?

FIRMIN, *confondu.* — Non, Monsieur. Je joue. Le verre en main.

RAOUL. — Incroyable ! *(Sévère, à Marc :)* Et toi, tu trouves tout naturel de cartonner avec Firmin ?

MARC. — Il me l'a proposé si gentiment !

FIRMIN, *douloureux.* — Moi, Monsieur ?

RAOUL. — C'est bon, Firmin... Vous re-avez vos huit jours !

FIRMIN. — Et je les re-ferai, Monsieur.

Il sort par le salon.

MARC. — Ce n'est pas sérieux, ses huit jours ?

RAOUL. — Pauvre Firmin ! Je sais déjà comment je me séparerai de lui, quand il n'aura plus que le souffle. Je l'emmènerai dans un pré, je lui dirai de fermer les yeux, je lui glisserai un morceau de sucre dans la bouche et je lui tirerai un coup de pistolet d'arçon entre les deux oreilles... *(A Armance :)* Bonsoir, madame. *(N'ayant pas vu Daphné dans son coin.)* Où est Daphné ?

DAPHNÉ, *doucement, sans bouger.* — Ici, monsieur.

RAOUL, *se retournant, puis à Armance.* — Qu'est-ce qu'elle a fait ?

ARMANCE. — J'ai voulu l'envoyer se laver les mains, elle m'a répondu « zut ».

RAOUL. — Oh ! oh ! Je vois ! *(Très « art d'être grand-père » :)* Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir !... D'ailleurs, c'est très mal d'avoir répondu « zut »... *(A Daphné :)* Ça me fait beaucoup de peine !... *(A Armance :)* Allons, pardonnez-lui ! Je vous promets qu'elle ne recommencera pas. N'est-ce pas, Daphné ?

DAPHNÉ. — Non, monsieur.

RAOUL. — A la bonne heure.

Il va chercher dans son coin Daphné et la prend par son bras nu pour la ramener vers le canapé. Mais il lâche son bras, comme un fer rouge, se contentant de la pousser légèrement devant lui, du bout des doigts.

MARC. — Tu as trouvé ce que tu voulais à Carnavalet ? Et tu auras vraiment fini ta collection demain matin ?

RAOUL, *prend les croquis dans un tiroir.* — A la première heure. Plus que le coup de fion aux robes du soir. Je les terminerai cette nuit. *(Il a remis la liasse de croquis dans le tiroir qu'il referme à clé. Puis, se rappelant soudain :)* Ah ! Comme je passais devant Flammarion... *(Il tire de sa poche deux livres immédiatement reconnaissables comme de la Bibliothèque rose. Il va à Daphné, les lui tend.)* Pour vous *(badin :)* mademoiselle !

DAPHNÉ, *prenant les livres.* — Oh ! merci, monsieur !

RAOUL, *à Armance, heureux.* — « Les Malheurs de Sophie » et « la Sœur de Gribouille » !

ARMANCE. — Il ne fallait pas, monsieur Sautelle !

RAOUL. — Bah !... *(Gaîment)* Je me suis amusé, chez Fammarion, à en relire quelques pages. Vous me croirez si vous voulez, mais ça tient encore !

MARC. — Tu es en pleine fraîcheur !

RAOUL, *sèchement.* — Ceux que ça gêne !... *(Il tire de sa poche intérieure de veston une enveloppe blanche.)* Ah ! il y a aussi ça ! Deux places pour le Cirque d'Hiver ! Jeudi en matinée !

ARMANCE. — Vous faites des folies, monsieur !... Dis merci, Daphné !

DAPHNÉ. — Oui, maman. *(A Raoul :)* Merci, monsieur.

RAOUL. — De rien, mon petit ! *(A Armance :)* Vous l'accompagnerez. Ou moi, si vous n'êtes pas libre. *(A Daphné :)* Et maintenant... *(Il jette un regard vers le jardin, se frotte les mains, puis :* Daphné, soyez gentille, allez dire à Firmin de... *(Il cherche, puis :)* ... de vous éplucher une belle pêche. *(A Armance :)* Elle a promis de ne plus dire « zut », ça vaut bien une petite récompense ! Vous ne pensez pas que ça l'empêchera de dîner ?

ARMANCE. — Mais non !... *(A Daphné :)* Va, mon petit chou !

DAPHNÉ. — Oui, maman.

Elle sort, après un regard à Armance.

RAOUL, *à mi-voix.* — Vous avez compris que c'était un prétexte ?

ARMANCE. — Elle aussi... Elle n'a pas trois ans, vous savez !

RAOUL. — Fichtre non !... C'est tout de même un sujet que je préférerais ne pas aborder devant elle.

MARC, *qui se fait une réussite.* — Si je suis de trop ?

ARMANCE, *inquiète.* — Non, non, restez, monsieur Trémois !

RAOUL. — Mais oui ! *(Un peu compatissant)* Tu ne comprendras sans doute pas, parce que toi, les enfants !... Alors reste, mais boucle-là ! *(A Armance :)* Voilà, chère madame. *(Avec élan :)* Et amie, si vous le permettez ?

ARMANCE. — Je ne suis pas très sûre de le mériter.

RAOUL. — Ah ! madame ! Depuis que vous avez franchi mon seuil, vous et votre petite Daphné, vous y avez ramené la paix, la sérénité, le travail !... Chère amie, dirai-je donc, j'ai pensé que ce qui manquait à Daphné, c'était de pouvoir jouer de temps en temps avec des camarades de sa... de son... enfin, à sa portée. Et d'autre part, je comprends trop bien que vous hésitiez à la réunir à des enfants dont les familles pourraient ne pas... risqueraient de...

ARMANCE. — Je vous suis, monsieur Sautelle ! Continuez.

RAOUL. — Alors, comme avant de revenir je passais à la Crèche pour le gala de dimanche, ma foi j'ai pensé combien il serait facile d'en ramener deux mioches ! Les deux plus âgés et aussi les deux plus sages ! Un petit garçon et une petite

fille, sept et neuf ans, qui ont, en la circonstance, l'immense avantage d'être orphelins !

ARMANCE. — C'est une idée à creuser !

RAOUL, *heureux.* — Elle est toute creusée !... Je les ai ramenés dans ma voiture. Ils sont là, près de la serre, sages comme des images ! Ils vont tenir compagnie à Daphné une couple d'heures dans le jardin. Puis Firmin les reconduira avec quelques friandises. *(A Marc :)* Tu n'aurais pas pensé à ça, toi ?

MARC. — Je n'ai pas ton cœur !

ARMANCE. — Une idée bien touchante, monsieur Sautelle... *(Avec un peu d'appréhension :)* Maintenant, je me demande si — justement à cause de sa solitude habituelle — le premier mouvement de Daphné ne va pas être d'une timidité un peu farouche, un peu crispée...

RAOUL. — L'affaire d'un moment.

ARMANCE. — Bien sûr ! Mais je crois plus sage de vous en remettre à moi pour la préparer à cette petite réunion...

Daphné revient à ce moment.

RAOUL. — Nous avons mangé notre pêche ?

DAPHNÉ. — Oui, monsieur.

ARMANCE. — Daphné, ma chérie ?

DAPHNÉ. — Oui, maman ?

ARMANCE, *appuyant sur les mots.* — Tu te rappelles ce qui est promis pour demain ? *(Appuyant plus encore :)* Nous en parlions quand ton grand ami M. Sautelle est arrivé. *(A Raoul :)* Aller visiter Versailles.

DAPHNÉ. — Oui, maman. *(Inquiète :)* Ça n'a pas changé ?

ARMANCE. — Non ! Mais à une condition. C'est que tu sois bien obéissante, maintenant, bien raisonnable... M. Sautelle a eu pour toi une gentille idée...

RAOUL, *modeste.* — Bien naturelle !

DAPHNÉ, *tendue.* — Dis vite, maman ! Laquelle ?

ARMANCE. — Eh bien... *(Respirant un grand coup pour se donner du courage.)* Il a ramené avec lui un gentil garçon et une gentille petite fille...

DAPHNÉ. — Pourquoi faire ?

ARMANCE. — Ils viennent jouer avec toi.

DAPHNÉ, *horrifiée.* — Maman !

ARMANCE, *à Raoul.* — Vous voyez, j'attendais cette première réaction... *(A Daphné :)* Allons, ne fais pas ta sauvage !... *(Appuyant :)* Pense au petit Stanley ! *(A Raoul :)* Un petit Américain qu'elle a connu à Albi et qui va revenir bientôt... *(A Daphné :)* Tu seras contente de jouer avec lui dans ce jardin, et pas aux Champs-Elysées, où il y a tant de vilaines petites filles qui te le prendraient !

MARC, *très oncle grondeur.* — Et je connais mon ami Raoul, mademoiselle Daphné ! Il ne garderait pas chez lui une petite fille qui ferait de la peine à sa maman.

RAOUL, *sévère.* — Ah ! mais...

ARMANCE, *prenant la main de Daphné.* — Allons, donne-moi la main et viens !...

DAPHNÉ, *hésite, puis.* — Je viens, mais alors tu resteras avec moi tout le temps !

RAOUL. — Daphné ! Votre maman est une grande personne !

DAPHNÉ. — Je préfère les grandes personnes !

ARMANCE, *avec un soupir.* — Bon ! Je resterai avec toi.

DAPHNÉ. — Et tu joueras avec nous ?

ARMANCE, *sévère.* — Tant qu'à faire ! Allons !... *(Elle gagne la terrasse avec Daphné. A Raoul :)* Ils sont près de la serre ?

RAOUL. — Oui, oui ! Vous allez les voir du bas des marches.

ARMANCE, *de la terrasse.* — Ils ne vont pas vouloir jouer à saute-mouton ?

RAOUL. — Vous êtes l'aînée, ils joueront à ce que vous voudrez. Sinon, appelez-moi !

ARMANCE. — Non, non ! Vous avez assez fait ! Reposez-vous... *(A Daphné :)* En avant, ma mignonne !

Armance et Daphné disparaissent dans le jardin. Du seuil de la terrasse Raoul les accompagne de petits gestes affectueux. Puis il se retourne vers Marc.

RAOUL, *avec élan.* — Ah ! la brave femme !... *(Une tape sur l'épaule de Marc :)* Tu sais, si le cœur t'en dit de les rejoindre, ne te gêne pas ! J'ai du courrier à mettre à jour.

MARC. — Merci, sans façon... Mon chat-perché est un peu rouillé !... *(Il se lève.)* Je te laisse, vieux. Je te laisse travailler. N'oublie pas que si tes dessins ne sont pas demain à midi tapant chez Massoubre, il n'aura plus le temps matériel d'établir ses planches, et nous perdrons 2 millions de publicité dans les magazines.

RAOUL. — Demain matin, à 10 heures, tu auras le paquet, foi d'animal ! J'ai d'ailleurs une raison impérieuse d'avoir fini la collection ce soir avant minuit.

MARC. — On peut la connaître ?

RAOUL. — Oh ! elle est bête comme chou, mais elle compte tout de même... Aujourd'hui, jusqu'à minuit, nous sommes le 27. Et le 27 du mois est mon jour heureux... Superstition peut-être, mais née d'une longue expérience. C'est un 27 que je suis sorti second des Beaux-Arts ; un 27 que j'ai décroché le ruban ; un 27 encore que tu es venu m'offrir ton amitié et me proposer notre petite association dont nous sommes, je crois, assez contents ?... Quoi que j'entreprenne un 27, ou finisse un 27, c'est gagné d'avance.

MARC. — Bravo ! A minuit, je suis ici, et nous allons célébrer chez Florence.

RAOUL, *avec force.* — Tu ne seras pas ici à minuit, et nous n'irons pas célébrer chez Florence ni ailleurs !

MARC. — Raoul ! Tu ne m'aimes plus !

RAOUL. — Si, Marc. Mais tout me fait croire que ce soir à minuit je ne serai pas en train d'aller boire et godailler. *(D'une voix grave, émue :)* Il se sera passé dans ma vie un événement trop décisif, trop émouvant pour que même ta compagnie ne me soit pas à charge !

MARC, *vaguement inquiet.* — Ah !... Un fait de quel ordre ?

RAOUL, *vague.* — Une démarche de ma part, que j'ai décidée il y a trois jours, mais que j'ai aussi remise à aujourd'hui, 27, pour lui donner toutes ses chances.

MARC. — Comme à la collection ?

RAOUL. — Exactement. Mais sans commune mesure, je te le jure. Sur ce, à tes moutons et moi aux miens !

MARC. — Bon, bon ! Mets-moi aux pieds de Mme Baudoyer !

RAOUL. — D'accord !

MARC. — Et donne une petite tape sur la joue de Daphné de ma part.

Marc sort, refermant la porte sur lui. Raoul demeure dans ses pensées, les yeux tournés vers le jardin, il soupire avec attendrissement. Puis, avec l'expression d'un homme qui prend son courage à deux mains, il va appuyer sur un bouton de sonnette. Presque aussitôt Firmin paraît sur le seuil du palier du premier étage.

FIRMIN. — Monsieur a sonné ?

RAOUL. — J'ai. Descendez.

FIRMIN, *arrivant à Raoul.* — C'est fait, Monsieur.

RAOUL. — Qu'est-ce qui est fait ?

FIRMIN. — Je suis descendu, Monsieur.

RAOUL, *avec gravité.* — Firmin, vous êtes avec moi depuis douze ans.

FIRMIN, *digne.* — Au seuil de mes huit jours, est-ce bien le moment de remuer ces souvenirs, Monsieur ?

RAOUL. — Je remue ce qu'il me plaît.

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

RAOUL. — Ce n'est d'ailleurs pas au valet de chambre que je m'adresse, mais à l'homme d'âge qui connaît la vie.

FIRMIN. — Je la connais, Monsieur, mais je ne la comprends pas !

RAOUL. — Peu importe... *(Avec force :)* Firmin, je suis à un moment de mon existence où un avis m'est nécessaire. L'avis d'une âme simple, fût-elle dénuée de la plus élémentaire intelligence.

FIRMIN. — Cette dernière précision était-elle bien utile, Monsieur ?

RAOUL. — Pour vous mettre en confiance, oui... Venons au fait. Comme vous le savez, depuis douze ans, ma vie sentimentale n'a pas été heureuse, heureuse.

FIRMIN. — Elle a été plus remplie que comblée, Monsieur.

RAOUL. — Les femmes que j'ai rencontrées sur mon chemin...

FIRMIN. — On ne rencontre les femmes que sur leur chemin. Et celles de Monsieur étaient sorties de bonne heure !

RAOUL. — Amer, mais vrai ! *(Avec force :)* Eh bien, j'ai la certitude d'en connaître enfin une, d'en chérir enfin une qui n'a pas encore mis le nez dehors.

FIRMIN, *un gémissement contenu.* — Mon Dieu, tout recommence !

RAOUL. — Non ! Celle de qui je parle est plus pure que le lys, que l'agneau qui vient de naître, ignorante des mensonges et des laideurs de la vie !

FIRMIN, *atterré.* — Monsieur avait bien besoin de sortir cet après-midi !

RAOUL. — Imbécile ! Je ne suis sorti cet après-midi, comme depuis trois jours, que pour mieux penser à elle de loin... Elle, Daphné !

FIRMIN, *sursautant.* — Qui, Monsieur ?

RAOUL. — Daphné ! *(Et comme Firmin se tait.)* Je sais tout ce que vous pourriez me dire.

FIRMIN. — J'en doute, Monsieur.

RAOUL. — Je vous dégoûte à ce point-là ?

FIRMIN. — Je n'ai rien dit, Monsieur.

RAOUL. — Si ce n'est pas du dégoût, c'est de l'horreur ?

FIRMIN. — C'est du silence, Monsieur. *(Un temps. Puis :)* Monsieur a-t-il confié ce sentiment à M. Trémois ?

RAOUL, *avec force.* — Non. Ça pouvait attendre. *(Avec force :)* Ce qui ne pouvait plus attendre, je l'ai fait cet après-midi, à la crèche.

FIRMIN, *perdu.* — Ah ?... J'hésite à demander à Monsieur ce que Monsieur a pu faire dans une crèche qui ne pouvait plus attendre.

RAOUL. — J'y ai vu le docteur Mouliès, et aussi l'abbé Nivert, qui dirige la crèche avec lui. J'avais à leur montrer mes premières esquisses pour leur gala... Comme je parlais à deux hommes qui pouvaient tout entendre, je me suis expliqué librement... Comme je me trouvais depuis huit jours en contacts prolongés avec Daphné ! A quelle alternative je me trouvais réduit. Me dire : « Tu es un monstre, fais ta valise et pars sans te retourner... » Le docteur n'a pas hésité une seconde. Il a poussé un véritable cri : « Ne partez pas ! » L'abbé a approuvé. C'est vrai, il faut me croire !

FIRMIN, *atterré.* — J'y suis tout porté, Monsieur.

RAOUL. — Mon problème était tout de même — il l'est encore, d'ailleurs — de... de faire une cour décente à une petite fille de sept ans ! Le docteur n'y a pas été par quatre chemins. Il m'a d'abord fait remarquer que la publication des bans prenait trois semaines, ce qui me donnerait le temps de voir... Et ensuite que Daphné étant faite comme vous et moi...

FIRMIN. — Monsieur nous flatte !

RAOUL. — ... elle ferait le bonheur d'un honnête homme tout aussi bien qu'une autre. L'abbé n'a pas été moins formel. Il a été magnifique de compréhension. Devinez ce qu'il m'a dit ?

FIRMIN. — De ne pas partir, Monsieur !

RAOUL. — De ne partir à aucun prix. Parce que mon départ précipité chagrinerait la Divine Providence, qui est parfaitement équipée pour veiller sur moi, ici aussi bien qu'ailleurs... Vous croyez à la Providence, Firmin ?

FIRMIN. — J'y crois, Monsieur, mais je ne m'y fie pas !

RAOUL. — Il m'a aussi fait observer très justement que si Daphné avait atteint ses sept ans, d'une façon ou de l'autre, elle avait donc atteint l'âge de raison, qui est aussi l'âge du discernement. Vous n'auriez pas trouvé ça, vous ?

FIRMIN, *réservé.* — Pardon, Monsieur, mais je crois M^lle^ Daphné capable de discerner assez joliment.

RAOUL. — Mais ?... Allez-y, je vous attends là ! Dites-le ! L'âge du discernement n'est pas l'âge du consentement ?

FIRMIN. — Très juste, Monsieur.

RAOUL. — Rigoureusement, Firmin ! Mais on ne connaît pas assez le clergé français ! Un corps d'élite !... D'un mot, l'abbé a dissipé mon dernier scrupule ! Devinez ce qu'il a trouvé ?

FIRMIN, *réfléchit, puis.* — Je crois que j'ai deviné, Monsieur.

RAOUL. — Dites-le.

FIRMIN. — J'hésite.

RAOUL. — Il n'a pas hésité, lui.

FIRMIN. — Il a conseillé à Monsieur de se passer du consentement de M^lle^ Daphné.

RAOUL, *révolté.* — Pourceau ! Immonde pourceau !

FIRMIN, *atterré.* — J'aurais dû rester sur mon hésitation.

RAOUL. — Il m'a simplement fait remarquer que la coutume était de demander la fille à la mère, et que la mère, *elle*, avait l'âge du consentement... Lumineux ?

FIRMIN. — Aveuglant ! Et Monsieur se propose vraiment de...

RAOUL. — De faire ma demande à la maman ? Ce soir, Firmin. Dans un instant. *(Avec force :)* En votre âme fruste et simple, me donnez-vous tort ?

FIRMIN, *au supplice.* — J'aimerais bien voir Monsieur attendre.

RAOUL. — Vous croyez vraiment que Mme Baudoyer va me casser la figure ?

FIRMIN. — Je prie respectueusement Monsieur de ne plus rien me donner à deviner.

RAOUL. — Oh ! je réalise très bien qu'il ne s'agit pas d'une demande en mariage ordinaire.

FIRMIN. — Non, Monsieur.

RAOUL. — Je vais très simplement, très sobrement offrir à Mme Baudoyer de l'aider à porter sa croix.

FIRMIN. — Et même de dormir avec.

RAOUL, *outré.* — Firmin, savez-vous ce que vous êtes ?

FIRMIN. — Une âme simple et fruste, Monsieur.

RAOUL. — Un marécage ! Vous entendez ! Un marécage !... Un regard, un seul, sur cette face blafarde, sur cette pierre tombale qui vous sert de figure, aurait dû m'avertir !... *(Eclatant :)* Allez-vous-en !... Je vous confirme et réitère vos huit jours ! Avec allégresse !

FIRMIN. — Bien, Monsieur. *(Il se dirige la tête basse vers l'escalier, commence à le gravir, puis :)* J'aimerais bien que Monsieur me laissât partir ce soir.

RAOUL. — Parce que ?

FIRMIN. — Parce que je n'ai pas l'impression que c'est demain que Monsieur me rendra son cœur.

RAOUL. — Vraiment ?

FIRMIN. — J'en jurerais, Monsieur.

RAOUL. — Eh bien, sortez d'ici, mon garçon, et je vous fais ramener avec les menottes.

FIRMIN *qui a atteint le palier, soupire.* — Il y a douze ans, je me suis donné à Monsieur sans réfléchir, mais Monsieur finira par me le faire regretter.

Firmin disparaît dans la chambre de Raoul et en referme la porte. Raoul seul, marche de long en large, fébrilement. Tel Rodrigue, il soliloque avec agitation...

RAOUL. — Firmin est contre moi, mais j'ai pour moi l'Eglise. L'Eglise et la Faculté. D'ailleurs il n'est pas impossible que le... le choc nuptial... je me comprends... crée un effet de surprise qui ferait faire à Daphné un fort grand pas dans la bonne direction... Et ensuite, à petits pas... *(Il est interrompu par un grand cri poussé par Armance, invisible dans le jardin.)* N... de D...! Je n'aime pas ce cri ! *(Armance entre par la terrasse. Elle tient son mouchoir sur son œil et, de toute évidence, n'est pas contente.)* C'est vous, chère amie, qui avez poussé ce cri ?

ARMANCE. — J'ai exhalé ce soupir en recevant une balle de tennis dans l'œil...

RAOUL. — Daphné ?

ARMANCE. — Non... Doudou, votre petit invité

RAOUL. — Je suis confus... *(Allant à elle :)* Me permettez-vous de regarder ?

ARMANCE, *écartant son mouchoir.* — Certainement... Vous me direz si on pourra extraire la balle !

RAOUL. — Ce ne sera rien... La balle n'a pas vraiment touché l'œil même.

ARMANCE. — Taisez-vous ! J'ai cru voir arriver la lune !

RAOUL. — Mieux vaut y toucher le moins possible, et vous baigner l'œil tout à l'heure.

ARMANCE. — Dans de l'eau de Lourdes, si je veux le conserver ?

RAOUL. — Vous verrez que l'eau blanche suffira... Daphné s'amuse-t-elle, au moins ?

ARMANCE. — Je crois pouvoir dire qu'il y a longtemps qu'elle ne s'est pas amusée de cette façon-là... Maintenant, elle se lasse vite ! Je crois qu'il serait bon de faire raccompagner vos deux petits anges sans trop attendre.

RAOUL. — Certainement !... D'autant plus qu'on me les reprêtera quand nous voudrons... Que diriez-vous de dimanche prochain ?

ARMANCE. — Demain, cher monsieur. Voulez-vous que nous décidions de cela demain ? *(Elle fait un pas vers la terrasse.)* Je la rappelle ?...

RAOUL, *avec chaleur.* — Cinq minutes ! Cinq minutes encore, chère madame !... Avons-nous si souvent l'occasion de bavarder tranquille, vous et moi ! *(Une ombre d'émotion dans la voix.)* Seul à seule et cœur à cœur.

ARMANCE, *un peu étonnée.* — Non... Maintenant ce que vous pouvez avoir à raconter à une vieille.

RAOUL. — Ah ! madame ! Comment pouvez-vous dire ça, vous qui faites un si beau métier ?

ARMANCE, *sursautant.* — Pardon ?

RAOUL. — Le plus beau de tous, j'ose le dire !

ARMANCE. — Je ne suis pas très sûre de vous suivre...

RAOUL. — Le métier de maman, madame !

ARMANCE. — Oh !... Oh ! vous savez, ce sera plutôt mon violon d'Ingres !

RAOUL. — Vous en jouez comme Kressler !

ARMANCE. — Merci.

RAOUL. — Et je suis sûr, cependant, que parfois ce cher devoir doit vous être bien lourd !

ARMANCE. — Evidemment ! Daphné n'est pas un violon de poche !

RAOUL. — Non !... *(N'avançant plus que sur la pointe des pieds :)* Peut-être même, dans certains moments — combien excusables ! — vous arrive-t-il de penser à elle... dirai-je, comme une croix ? Une croix chérie et précieuse que le ciel vous aurait donner à porter ?

ARMANCE. — Voilà... Un violon qui serait une croix.

RAOUL. — Mais ne vous êtes-vous jamais demandé, chère madame, si c'était vraiment la volonté de Dieu que le poids tout entier de cette croix doive retomber sur vos seules épaules, jamais ?

ARMANCE, *un peu surprise.* — Vous avez étudié pour les ordres, monsieur Sautelle ?

RAOUL. — Non... Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

ARMANCE. — Vous me parlez de croix, de Dieu en connaisseur !

RAOUL. — Je n'ai pas été élevé pour les ordres

mais j'ai gardé d'une solide éducation chrétienne, le sens du devoir, le respect du foyer, un certain idéal de bonheur qui n'est pas incompatible avec le sacrifice de soi-même... *(Avec force :)* Ce n'est pas vous, je le sais, qui me donnerez tort !

ARMANCE. — Mais non ! J'ai cru à tout cela avant vous !

RAOUL. — Vous me direz : « Tous ces beaux sentiments ne vous ont pas empêché de mener jusqu'ici une vie de bâton de chaise et de courir les jupons ! »

ARMANCE. — Pourquoi vous le dirais-je ? Je trouve ça gentil, moi. En amour, il n'y a pas de principes, il n'y a que des préjugés.

RAOUL, *rayonnant.* — Vous pensez vraiment cela, madame Baudoyer ?

ARMANCE. — Je le crierais sur les toits si on me laissait faire !

RAOUL. — Vous ne pouvez pas savoir la joie que vous me donnez !

ARMANCE. — Mais si, mais si. Vous n'êtes pas le premier garçon de qui je remonte le moral... *(Sévère :)* Ce qui ne veut pas dire que j'approuve entièrement votre étourderie à vous jeter continuellement au cou de la première venue, rencontrée au petit bonheur.

RAOUL. — Cela est bien fini, madame. Je vous le jure !

ARMANCE, *engageante.* — Puisque nous voici amis et voisins, je suis bien capable d'y veiller, si vous me le permettez ?

RAOUL, *un cri du cœur.* — Ah ! madame ! C'est mon vœu le plus cher !

ARMANCE. — A la bonne heure ! Toutes ces illusions d'imprévu, est-ce que vous ne finissez pas toujours ayant dépensé de petites fortunes pour des filles qu'avec un peu d'entregent, vous auriez eues pour beaucoup moins ?

RAOUL, *contrit.* — Si, madame, si !

ARMANCE. — Cette Fabienne, par exemple... En voilà une qui vous a coûté plus cher qu'au marché !

RAOUL. — C'est fini, madame, je ne pense plus à elle !

ARMANCE. — Il est bien temps, vilain garnement !... Si je m'en étais mêlée, vous auriez vu ce que vous auriez vu ! Je vous parle comme à un fils !

RAOUL, *le souffle coupé.* — Comme à un fils... Ah ! nous voilà bien près de nous comprendre, madame !

ARMANCE. — Je le souhaite pour nous deux, chenapan !

RAOUL. — Pour nous trois, madame !... est-ce trop dire ?

ARMANCE, *un peu surprise.* — Non, éventuellement, non... Au contraire !

RAOUL. — Alors, pourquoi éventuellement ? Pourquoi pas dès ce soir ?

ARMANCE, *avec un haut-le-corps.* — Ce soir ? Tout simplement ?

RAOUL. — Je voudrais tant que cela ait commencé ce soir !... Pour tout vous dire, aujourd'hui est mon jour de bonheur !

ARMANCE, *perdue.* — Ah ?... Le jeudi ?

RAOUL. — Non. Le 27... le 27 de chaque mois !

ARMANCE, *un peu méprisante.* — De chaque mois ? Eh bien, j'en prends note !

RAOUL. — S'il y a quoi que ce soit que vous veuillez savoir sur mes moyens, mes goûts, mes habitudes...

ARMANCE. — Pourquoi pas sur votre famille ?

RAOUL. — Sur ma famille aussi, bien entendu !... Demandez, je vous répondrai *(avec élan :)* comme à une mère !

ARMANCE. — Charmante exubérance !

RAOUL. — Et si cela peut dissiper vos derniers scrupules, vos dernières hésitations, avant de m'adresser à vous, j'ai vu cet après-midi un docteur et un prêtre... Je leur ai confié ce que je comptais faire ce soir. L'un et l'autre m'ont approuvé de tout cœur.

ARMANCE, *perdant complètement pied.* — Bravo !

RAOUL, *heureux.* — Eh bien, puisque la chose, malgré les apparences, est normale, raisonnable... *(De toute son âme :)* Madame Baudoyer, donnez-moi ce soir ce que vous avez de plus cher, et je l'épouse dans trois semaines !

ARMANCE. — L'épouser ?... Qui diable vous le demande !

RAOUL, *peiné.* — Madame ! Pas de faux amour-propre ! C'est moi qui vous ai demandé Daphné, et non vous qui me l'avez jetée à la tête ! Et j'ai le grand honneur de vous demander sa main !

ARMANCE, *comprenant enfin.* — O-o-o-oh-o-oh !

RAOUL. — C'est oui, n'est-ce pas ? Chacune de vos paroles n'a-t-elle pas été un encouragement ?

ARMANCE. — Mettons que je me sois un peu laissée entraîner par le sujet...

RAOUL. — Je sais qu'il ne s'agit pas d'une demande en mariage tout à fait comme les autres... Que c'est surtout un père que je devrais être... Quand je dis surtout, je veux dire aussi... *(Perdant pied :)* C'est-à-dire souvent...

ARMANCE. — Remettez-vous, mon ami ! Je vous assure que j'ai compris !

RAOUL. — Alors ?... Voulez-vous être la seule à gâter Daphné, à l'entourer de ce qui peut l'amuser et lui faire plaisir ?

ARMANCE. — Ce serait mal me connaître !

RAOUL. — Vous me direz que, hormis ce petit hôtel, je n'ai aucune fortune personnelle, sauf les bénéfices de notre maison de couture, toujours aléatoires ? Je vous l'accorde. Mais, même si j'étais ruiné demain, est-ce que Daphné ne se croirait pas riche aussi longtemps que je pourrais lui rapporter une amusette, un joujou, une petite bricole en argent doré ! Aussi longtemps que je pourrais lui raconter une belle histoire, l'emmener faire un tour au Bois de Boulogne ou un petit voyage dans le train du Jardin d'Acclimatation ?

ARMANCE. — Oui, oui, oui, oui, oui... *(Entrevoyant une planche de salut :)* Avez-vous fait part de ce projet à M. Trémois ?

RAOUL. — Non, madame ! Je n'ai pas jugé le moment venu.

ARMANCE. — Il l'est !... Après tout, M. Trémois est votre meilleur ami !

RAOUL. — Marc ne revient que demain.

ARMANCE. — Parfait ! Remettons tout cela à demain ! Demain soir, par exemple !

RAOUL, *sans voix.* — Inutile, madame !... J'ai compris.

ARMANCE. — Qu'est-ce que vous avez compris ? Quand on parle à demi-mot on se comprend toujours à moitié.

RAOUL. — Pourquoi demain ? Ce n'est tout de même pas de la fille de la crémière dont nous avons parlé quand cette conversation a commencé ! Vous n'avez qu'une fille à donner, que je sache ?

ARMANCE. — Pardon ! J'ai aussi des nièces !...

de ravissantes nièces. Des brunes, des blondes, des gaies, des tristes...

RAOUL. — Je me fiche de vos nièces !... *(Se reprenant :)* Excusez-moi ! Je suis sûr que ce sont toutes des jeunes personnes agréables et bien élevées, qui peuvent faire le bonheur d'un honnête homme...

ARMANCE. — Leur seule ambition !

RAOUL. — Et c'est à l'une d'elles que vous pensiez quand je vous parlais, moi, de Daphné ?

ARMANCE. — Je vous le jure bien !

RAOUL. — Alors il ne fallait pas dire : « Je vous parle comme à un fils. » Je vous parle comme à un neveu, m'aurait mis sur la voie !

Très déprimé, Raoul va s'effondrer dans un fauteuil.

ARMANCE, *allant à lui.* — Voyons, mon cher ami, ne vous catastrophez pas !... Puisque je suis prête à reparler de tout ça gentiment, demain soir, quand votre ami Marc sera des nôtres.

RAOUL, *amer.* — Pour qu'il se f... de moi jusqu'à la fin de mes jours, je vous remercie !

ARMANCE. — Mais non ! Mais non ! Je sais mieux que vous ce qu'il dira !

RAOUL. — Alors, dites-le moi !

ARMANCE. — Ça peut attendre... *(Elle pose ses deux mains sur les épaules de Raoul :)* Allons, mon cher garçon, chassez vite vos idées noires !... Et le meilleur moyen, vous le connaissez : le travail !... *(Elle lui prend les mains :)* Vous allez vous mettre gentiment à votre grande table, sortir vos petits godets, vos petits pinceaux et finir votre collection. Songez aux terribles complications que cela signifierait si vous n'étiez pas prêt demain matin.

RAOUL. — J'ai tout perdu, et je me tamponne des complications !

ARMANCE. — Pas moi ! *(Armance, catastrophée, se promène dans l'atelier, de long en large, tandis que Raoul, toujours effondré dans son fauteuil, se cache la tête dans son bras. Puis, Armance, avec une tendresse appuyée :)* Écoutez-moi, Raoul.

RAOUL, *levant la tête, très ému.* — Il ne faut plus m'appeler Raoul à la légère, madame Baudoyer.

ARMANCE. — Je pèse mes mots. Si je donnais maintenant, ce soir, un commencement de satisfaction à votre demande, vous mettriez-vous au travail, auriez-vous fini demain matin ?

RAOUL, *un cri.* — Ah ! madame Baudoyer, donnez-moi ce soir la moindre preuve de sympathie agissante, et c'est trois collections que je donne à Marc demain.

ARMANCE. — Bon !... Je vais aller aussi loin qu'une mère puisse aller. *(Appuyant sur les mots:)* Raoul, la situation me dépasse, mais je vous autorise à vous déclarer à Daphné.

RAOUL, *saisi.* — Pardon ?

ARMANCE. — C'est clair, je vous permets d'expliquer votre amour à ma petite Daphné.

RAOUL. — J'avais bien compris. *(Amer :)* Eh bien, je vous remercie. Vous rendez-vous compte de ce que vous m'offrez ?

ARMANCE. — Qu'est-ce que vous espériez ? Ne l'avertir de rien, et, le soir de vos noces, lui attacher les pieds ?

RAOUL. — Je vous en prie, madame !

ARMANCE. — Alors ?

RAOUL. — Alors vous me demandez, à moi, d'expliquer à cette enfant le...

Il s'arrête, s'essuie le front.

ARMANCE. — Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. Et puis je ne vous le demande pas, je vous le permets.

RAOUL. — Mais, nom d'un chien ! ces explications-là, c'est tout de même le rôle d'une mère !

ARMANCE, *avec un calme reproche.* — Une mère à qui vous avez offert de porter sa croix ! Et le premier petit bout de chemin que je vous demande de faire avec, vous poussez des cris de paon !... *(Doucement :)* Allons, revenons-en où nous en étions restés, et donnez-vous un peu de temps...

RAOUL. — Eh bien, soit !... *(Avec l'énergie du désespoir :)* Je parlerai à Daphné. Mais que ce soit tout de suite.

ARMANCE. — C'est bien. Je vais la chercher.

RAOUL, *retenant Armance d'un geste.* — Non... Appelez-la d'ici... Je préfère.

ARMANCE. — Pourquoi ?

RAOUL. — Ça me fait du bien de sentir près de moi votre présence amie... Rassurez-vous, je ne vous demande pas de rester quand elle sera là... Au contraire. Je crois qu'alors vous m'intimideriez

ARMANCE, *résignée.* — Bon, bon... *(Elle fait un pas vers la terrasse.)* Vous ne préféreriez pas attendre, le temps de choisir vos mots ?

RAOUL. — Je préfère me livrer à mon inspiration.

ARMANCE. — Bon. *(Elle gagne la terrasse, puis s'arrête encore.)* Je lui dis de ramener les enfants ?

RAOUL. — Ah ! non. Je ne vais pas faire un cours du soir !... *(Il va au bouton de la sonnette.)* Excusez-moi une minute !

ARMANCE. — Prenez tout votre temps !

RAOUL. — Merci. *(Firmin entre.)* Ah ! Firmin !

FIRMIN, *digne.* — Si c'est pour un nouvel entretien, je dois prévenir Monsieur que je désire me borner aux sujets de ma profession.

RAOUL. — Ce n'est pas pour un entretien.

FIRMIN. — Et Monsieur ne va plus me faire de peine ?

RAOUL, *affectueusement.* — Non, imbécile !

FIRMIN. — Monsieur commence mal !

RAOUL. — Allez dans le jardin chercher les deux enfants qui jouent avec M^lle^ Daphné. Emmenez-les à l'office, sans repasser par ici ; fourrez du chocolat et des oranges dans leurs poches et reconduisez-les à la crèche Molitor !

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

RAOUL. — Vous les tiendrez par la main pour traverser. Qu'ils arrivent vivants, c'est tout ce que je vous demande !

FIRMIN, *digne.* — Monsieur perdrait son temps à me demander le contraire.

Il sort par la terrasse et disparaît dans le jardin.

RAOUL, *à Armance.* — Voilà. Vous pouvez l'appeler, maintenant.

ARMANCE. — Bien, bien... *(Elle va à la terrasse, appelle :)* Daphné !

On entend la voix de Daphné, venant du jardin.

VOIX DE DAPHNÉ. — J'arrive, maman, je dis au revoir à mes petits amis.

RAOUL, *à lui-même.* — A la grâce de Dieu ! Sommes-nous le 27, oui ou non ?... *(Et comme Armance revient vers lui :)* Où serez-vous ?

ARMANCE. — Avec vous de cœur, mais dans le jardin.

RAOUL. — Alors, loin dans le jardin, si ça ne vous fait rien !

ARMANCE. — Comptez-y... Pour ce que vous m'apprendriez, à moi...

Daphné arrive du jardin, toute mutine.

DAPHNÉ. — Me voilà, maman.

ARMANCE. — Bien, ma chérie... Maman a des lettres à écrire. M. Sautelle veut bien que je te laisse avec lui...

DAPHNÉ, *à Raoul.* — Merci, monsieur...

ARMANCE, *essayant désespérément de prévenir Daphné.* — Parle le moins possible, et ne dis pas de bêtises. Il te renverra quand tu le fatigueras.

RAOUL. — Je vous la ramènerai moi-même, si vous le permettez !

ARMANCE. — Eh bien, à tout à l'heure...

Elle sort par la terrasse et disparaît dans le jardin. Un petit silence, puis :

DAPHNÉ. — Vous avez vu, quand maman m'a appelée, je ne me le suis pas fait dire deux fois !

RAOUL, *avec un vague espoir.* — Et qu'est-ce qu'elle vous a dit, votre maman, en vous envoyant ?

DAPHNÉ. — Elle m'a dit : « Va voir M. Sautelle ! »

RAOUL. — C'est tout ?

DAPHNÉ. — Oui.

RAOUL. — Bon, bon...

DAPHNÉ. — Oh ! mais je ne me le suis pas fait dire deux fois.

RAOUL. — C'est gentil, ca !

DAPHNÉ. — Je ne m'amusais pas beaucoup !

RAOUL. — Ah ?... J'aimerais vous poser une question, Daphné...

DAPHNÉ. — Qu'est-ce que vous me donnerez si je réponds ?

RAOUL. — Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

DAPHNÉ. — Je n'ose pas !

RAOUL. — Il faut oser !

DAPHNÉ. — Ce n'est pas facile !

RAOUL. — Vous me dites ça, à moi ? *(Pressant :)* Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, petite Daphné ?

DAPHNÉ, *le regardant avec de grands yeux.* — Le marronnier.

RAOUL. — Le quoi ?

DAPHNÉ. — Le marronnier près de la serre.

RAOUL. — Vous voulez que je vous donne un arbre ?

DAPHNÉ. — Oui... Je n'en ai pas !

RAOUL. — Qu'est-ce vous ferez d'un arbre ?

DAPHNÉ. — Rien... Il sera à moi. Je penserai à lui. Je le préférerai à tous les autres.

RAOUL. — C'est fait. Il est à vous.

DAPHNÉ. — Pour toute la vie ?

RAOUL. — A jamais.

DAPHNÉ. — Vous ne direz à personne que je vous l'ai demandé ?

RAOUL. — A personne au monde. Pourquoi ?

DAPHNÉ. — Je ne veux pas qu'on sache que j'ai un arbre. Il sera encore plus à moi comme ça.

RAOUL. — Bien sûr.

DAPHNÉ. — Votre question, maintenant ?

RAOUL. — C'est vrai ! *(Il prend les deux mains de Daphné et la fait asseoir dans le grand fauteuil.)* Après votre maman, qui est-ce que vous préférez comme grande personne ?

DAPHNÉ, *réfléchit, puis, catégorique.* — Firmin !

RAOUL *atterré.* — Firmin ?

DAPHNÉ. — Pas vous ?

RAOUL. — Firmin ! *(Ecœuré :)* En voilà un que j'aurai bu jusqu'à la lie ! N'en parlons plus. Mais j'aurais presque espéré que c'était moi !

DAPHNÉ, *sereine.* — Mais vous, vous n'êtes pas une grande personne.

RAOUL. — J'aurais cru, à vol d'oiseau !

DAPHNÉ. — Si vous étiez une vraie grande personne, vous n'auriez pas tous ces jouets ici !... Le traîneau, la poupée, le manège, le guignol... Et vous êtes content de jouer avec moi... Les grandes personnes ont fini de jouer ! Ce n'est pas vrai ?

RAOUL. — Si !... Enfin il y a du vrai. Sauf que je n'aime pas jouer avec toutes les petites filles.

DAPHNÉ. — Moi non plus !... Mais la poupée, le guignol et le manège, vous les aviez quand maman est venue pour la première fois ! Alors, il y avait bien d'autres petites filles et des petits garçons qui venaient jouer avant moi ?

RAOUL, *entrevoyant une approche.* — Mais, maintenant que nous nous connaissons, vous ne seriez pas un peu jalouse si j'invitais une autre petite fille ?

DAPHNÉ *avec une sagacité tranquille.* — Vous venez d'en inviter une.

RAOUL. — Pour vous. Je n'ai pas joué avec elle.

DAPHNÉ. — Vous avez eu raison, elle sentait mauvais.

RAOUL. — Je veux dire, si je jouais avec une qui sentirait bon comme vous ?

DAPHNÉ. — Je sens bon, moi ?

RAOUL. — Oh ! oui.

DAPHNÉ. — Qu'est-ce que je sens ?

RAOUL. — L'eau de mer, l'anis, avec une pointe d'estragon !

DAPHNÉ, *sentant attentivement sa main.* — Je dois avoir un drôle de savon !

RAOUL. — Daphné, je vous ai donné un arbre, je veux ma réponse. Est-ce que ça vous ferait plaisir si je n'avais plus envie de jouer qu'avec vous ? Si je demandais à votre maman de vous prêter à moi, pour longtemps, longtemps ?

DAPHNÉ. — Je crois qu'elle ne voudrait pas.

RAOUL. — Mais si elle voulait bien ?

DAPHNÉ. — Ça m'étonnerait beaucoup, elle ne prête jamais rien !

RAOUL. — Mais si je la décidais, supposons, à partir loin, loin, loin ! Est-ce que vous aimeriez rester avec moi ?

DAPHNÉ. — Qu'est-ce qu'on ferait ?

RAOUL. — On jouerait.

DAPHNÉ. — Tout le temps ?

RAOUL. — Tout le temps !

DAPHNÉ. — Ce serait ennuyeux.

RAOUL. — Je connais beaucoup de jeux !

DAPHNÉ. — Des jeux que je ne connais pas ?

RAOUL. — Quelques-uns oui...

DAPHNÉ. — Dites m'en un, pour voir ?

RAOUL. — Eh bien... *(Il avale sa salive.)* Nous jouerions au mariage !

DAPHNÉ, *neutre.* — Ah !

RAOUL. — C'est très amusant. D'abord, on se déguise !

DAPHNÉ, *toujours aussi neutre.* — Ah !

RAOUL. — Moi, tout en gris... Vous tout en blanc, avec un grand voile et une jolie gerbe de fleurs dans vos bras !... Ce n'est pas amusant ça ?

DAPHNÉ. — C'est compliqué !

RAOUL. — Et puis, une fois déguisés, nous allons nous promener... Nous allons voir le maire — un monsieur comme les autres, mais avec un beau ruban bleu, blanc, rouge comme ceinture — et M. le curé.

DAPHNÉ. — Et alors ?

RAOUL. — Alors on leur fait un cadeau, et ils veulent bien jouer avec nous.

DAPHNÉ. — Comment ?

RAOUL. — En faisant des gestes, en disant des mots. Ils disent que nous ne devons plus nous quitter jamais ; que nous devons nous aimer beaucoup ; que je dois toujours être gentil avec vous, vous soigner si vous êtes malade et vous donner tout ce qui vous fait envie.

DAPHNÉ. — Ils disent ça pour rire !

RAOUL. — Non, Daphné, non ! C'est pour ça que c'est un beau jeu ! Ils le disent pour de vrai ! *(Faisant courageusement un nouveau pas.)* Et même, ils nous font nous embrasser devant eux, pour être bien sûrs que nous nous aimons !

DAPHNÉ. — Qu'est-ce que ça peut leur faire à eux ?

RAOUL. — Plaisir à voir parce que vous êtes très jolie.

DAPHNÉ. — On n'est pas jolie quand on s'embrasse. Ça écrase le nez.

RAOUL. — Pas dans ce jeu-là ! On fait très attention !

DAPHNÉ. — Et le nez ne gêne plus, quand on fait très attention ?

RAOUL. — Il se place tout seul... *(Perdant un peu la tête :)* Voulez-vous essayer ?

DAPHNÉ. — Non ! Je vous crois, monsieur Sautelle.

RAOUL, *approchant son visage.* — Raison de plus !

DAPHNÉ, *avec dans la voix un imperceptible soupçon de trouble que Raoul est trop ému lui-même pour remarquer.* — Je ne voudrais pas vous ennuyer...

RAOUL. — Est-ce que j'ai l'air ennuyé ? Vous allez voir. *(Il prend doucement le visage de Daphné entre ses mains.)* Petite Daphné, chère petite Daphné... Seulement ne bougez pas, parce que si vous bougez...

DAPHNÉ. — Je ne promets rien !

RAOUL. — Alors, dépêchons-nous !... Voilà ! *(Il pose ses lèvres doucement sur les lèvres de Daphné.)* Vous avez vu ? Pas plus de nez que sur la main !

DAPHNÉ, *reprenant, non sans peine, son ton enfantin.* — Oui, monsieur.

RAOUL. — Et ça, c'était de face... Vous allez voir de profil ! *(Il reprend de nouveau le visage de Daphné.)* De profil, non seulement il ne gêne plus, le nez, petite fille chérie, mais il est de la fête. Je prouve... *(Il embrasse de nouveau Daphné plus près des lèvres, et, d'une voix pâle :)* Vu ?

DAPHNÉ. — Oui, monsieur.

RAOUL, *perdant complètement la tête.* — Et le mieux, le mieux du mieux, c'est les deux têtes penchées. Le nez fond comme neige au soleil. *(Il embrasse Daphné au bord des lèvres comme décrit longuement, passionnément. Puis il se détache d'elle, et d'une voix encore plus pâle.)* Vous aimez ce jeu-là ?

DAPHNÉ. — Il donne chaud !

RAOUL. — Ah ! ce n'est pas pigeon-vole !

DAPHNÉ. — Je n'aime pas pigeon-vole !

RAOUL. — Je n'ai rien contre, mais je n'y passerais pas mes nuits !... *(Insistant de nouveau :)* Daphné, est-ce que mon jeu n'est pas bien ?

DAPHNÉ. — Oh ! il n'est pas très malin non plus !

RAOUL. — C'est-à-dire qu'il continue... Seulement il devient plus difficile à expliquer.

DAPHNÉ, *se levant du fauteuil.* — Vous me l'expliquerez un autre jour.

RAOUL. — Non... *(Farouchement :)* Maintenant ou jamais !

DAPHNÉ. — Bien, monsieur Sautelle.

RAOUL. — Et aussi, dans mon jeu, vous ne m'appelez pas monsieur Sautelle. Vous m'appelez Raoul... Essayez avant d'aller plus loin !

DAPHNÉ. — Mais puisqu'on ne joue pas encore

RAOUL. — Ça ne fait rien ! ça m'aidera... *(Suppliant :)* Allez !

DAPHNÉ. — Raoul !

RAOUL, *heureux.* — Encore !

DAPHNÉ. — Raoul ! *(Elle rit et répète :)* Raoul !... Rrraoul... Rrrraou-oul ! oul !... On dirait un petit chat !

RAOUL. — Laissons les petits chats... Je continue. Je continue. Quand on joue au mariage, Daphné et quand on s'est bien embrassé, on se met l'un à côté de l'autre dans un grand dodo !...

DAPHNÉ, *méprisante.* — Un dodo !... Moi, je dis un lit !

RAOUL. — A la bonne heure ! Il faut dire un lit !... *(Avec le courage du désespoir :)* Et là je vous prend dans mes bras et je vous serre fort

DAPHNÉ. — Mais alors, c'est vous qui jouez tout le temps ?

RAOUL. — Non !... Vous aussi, Daphné... Vous faites comme moi !

DAPHNÉ. — Et on se bat !

RAOUL. — Non !

DAPHNÉ. — Si !

RAOUL, *un peu énervé.* — Vous voulez me faire un gros plaisir, Daphné ? Ne cherchez pas à deviner plus vite que je n'explique.

DAPHNÉ, *soumise.* — Bien, monsieur.

RAOUL, *corrigeant.* — Bien, Raoul.

DAPHNÉ. — Bien, Raoul.

RAOUL. — Donnez-moi votre petite main Daphné.

DAPHNÉ. — Pourquoi faire ?

RAOUL, *lui prenant la main.* — Plus je montrerai moins j'aurai à expliquer... *(Il la conduit vers le sofa.)* C'est ça. Pour le moment, vous montrer d'abord, vous expliquer ensuite. Nous intervertirons en temps utile.

DAPHNÉ. — Nous quoi ?

RAOUL, *asseyant Daphné sur le sofa.* — Rien. Asseyez-vous. Bien à l'aise. *(Il prend les jambes de Daphné et les allonge sur le sofa, délicatement.)* Et maintenant je m'assieds là, près de la petite fille.

DAPHNÉ, *inquiète.* — Monsieur Sautelle ?

RAOUL. — Raoul ! *(Plus doucement :)* Quoi, mon petit ?

DAPHNÉ. — Si nous appelions maman pour nous regarder jouer ?

RAOUL. — Inutile, elle connaît ce jeu-là depuis longtemps. Je vous l'apprends de sa part... *(Enchaînant :)* Et maintenant... *(Il joint le geste à la parole :)* Vous voyez, je vous prends dans mes bras.

DAPHNÉ. — Je vois.

RAOUL. — Faites la même chose.

DAPHNÉ. — Oui... *(Visiblement le « jeu » commence à ne pas la laisser insensible.)* Comme ça ?

RAOUL. — Oui. Comme. Tout bêtement !... *(La gorge un peu sèche.)* Maintenant, je vais vous serrer un peu, et vous allez me serrez un peu, bien ensemble.

DAPHNÉ. — Alors, comptez.

RAOUL. — Compter quoi ?

DAPHNÉ. — Vous dites : bien ensemble. Alors comptez trois.

RAOUL. — Si vous voulez... Une, deux, trois... *(Raoul et Daphné s'étreignent. Après un moment, d'une voix pâle :)* Eh bien, est-ce que nous nous battons ?

DAPHNÉ. — Non...

RAOUL. — Nous allons recommencer avec les mots.

DAPHNÉ. — Quels mots ?

RAOUL. — Les mots du jeu, comme « tu brûles » à cache-tampon. En serrant bien fort, je vais dire : « Daphné, mon amour, ma beauté, ma joie ! » Et vous : « Raoul, mon chéri, mon chéri, mon chéri ! » Une fois toute seule d'abord.

DAPHNÉ, *très petite fille.* — Raoul, mon chéri, mon chéri, mon chéri !...

RAOUL, *un peu déçu.* — Oui. Enfin !... Nous travaillerons les intonations séparément. *(Il place les bras de Daphné autour de son cou, l'entoure, elle, de ses bras.)* Attention... Prête ?

DAPHNÉ, *imperceptiblement troublée.* — Oui.

RAOUL, *comme pour un lâcher de ballons.* — Serrons... *(Un temps, puis, enthousiasmé :)* C'est mieux... Oh ! c'est mieux ! Les mots à présent ! *(Dans les bras l'un de l'autre, ensemble, Raoul et Daphné répètent :* « Daphné, mon amour, ma beauté, ma joie... » *et* « Raoul, mon chéri, mon chéri, mon chéri !... » *Mais pour Daphné le ton n'est plus le même : il décroît du tendre au succombant. Raoul, sans voix :)* Il n'est pas bien, mon jeu ?

DAPHNÉ, *un souffle.* — Si...

RAOUL. — Reprenons ce passage, il est important.

DAPHNÉ. — Oui...

RAOUL. — Je compte ? *(Daphné secoue la tête négativement.)* Alors, trois ! *(Ils reprennent le « passage » — paroles et gestes.)* Oh ! c'est bien ! C'est bien, Daphné !

DAPHNÉ, *un murmure.* — Merci...

RAOUL. — Je commence à espérer qu'un jour vous jouerez comme les grandes personnes... Après tout, nous avons tout le temps, toute la vie... Contentons-nous de polir ce qui est acquis : le baiser pour les nez qui ne doivent pas s'écraser !... Encore une fois. La dernière.

DAPHNÉ. — Bon.

RAOUL, *tendrement sévère.* — Bon, qui ?

DAPHNÉ. — Bon, Raoul...

RAOUL. — En place ! *(Ils s'enlacent.)* Départ !

Raoul et Daphné s'étreignent passionnément cette fois. Ils répètent, d'abord lui « mon amour » *et elle* « mon chéri » *de toute leur âme... Puis c'est le silence infini d'un baiser sans fin...*

Le baiser venu à expiration, Daphné demeure pâmée, la tête sur l'épaule de Raoul. Puis, brusquement, elle se redresse à moitié, prend le visage de Raoul dans ses mains.

DAPHNÉ, *éclatant.* — Ah ! et puis zut pour Armance ! Zut pour Marc ! *(Elle embrasse Raoul fougueusement ; presque sauvagement.)* Raoul ! mon amour ! Mon chéri ! Mon benêt ! Mon nigaud ! Mon petit fada... Zut pour Armance et crotte pour Marc !

RAOUL, *stupéfait.* — Vous dites ?

DAPHNÉ. — Je dis que je me dégoûte et que je vous aime. Que depuis huit jours nous sommes là à vous faire marcher, à nous payer votre tête, vous qui valez cent fois, mille fois mieux que nous !

RAOUL, *se levant.* — Je ne comprends pas !

Daphné se lève aussi, jette ses bras autour du cou de Raoul.

DAPHNÉ. — Vous êtes chic, vous êtes bon, vous êtes tendre, vous êtes tout ! Je vous aime, Raoul ! Je suis à vous... Et vous allez voir si j'ai sept ans !... Embrassez-moi ! Vite ! Et fort ! Écrasez-le mon nez, depuis le temps qu'il s'ennuie tout seul !

RAOUL, *se dégageant, balbutie.* — Je dors ! C'est un cauchemar...

DAPHNÉ. — Non, Raoul ! Il est fini le cauchemar !

RAOUL. — Je veux savoir, maintenant... Dites-moi tout !

DAPHNÉ. — Marc savait que Fabienne allait vous plaquer, l'idiote, que vous alliez partir sans lui donner sa collection... Il a tout arrangé avec Armance.

RAOUL. — Vous appelez votre mère par son prénom ?

DAPHNÉ. — Elle n'est pas ma mère.

RAOUL. — Qu'est-ce qu'elle est ?

DAPHNÉ. — Mon... manager...

RAOUL. — Vous êtes actrice ?

DAPHNÉ. — Non... *(Un temps, à peine, puis :)* Votre pavillon, il le fallait à Armance pour que je fasse jeune fille sérieuse.

RAOUL. — Que vous êtes loin d'être ?

DAPHNÉ. — Que j'étais loin de vouloir rester.

RAOUL. — Comme ça, par vocation ?

DAPHNÉ. — Elle s'appelait Stanley, ma vocation, Stanley Trimble. Il arrive demain matin de Pittsburg. Il est en route en ce moment, à 5.000 mètres au-dessus de la mer... *(Elle fait un pas vers Raoul.)* Qu'il y reste ! Je...

RAOUL, *l'arrêtant d'un geste.* — Non... *(Il regarde Daphné avec une sorte d'effroi.)* Firmin aussi savait ?

DAPHNÉ. — Oui... *(Avec force :)* Il faut les comprendre, lui et Marc ! Ils se fichaient de Stanley, eux ! Ils voulaient vous consoler, vous calmer, vous distraire sans danger, pour que vous restiez, pour que vous travailliez ! C'était un bateau, mais un bateau de sauvetage !

RAOUL. — Et vous, Daphné ! Vous !

DAPHNÉ. — Mais, moi aussi, j'ai été très heureuse de faire quelque chose pour vous ! Je l'ai été tout de suite en vous voyant !

RAOUL, *glacial.* — Merci... *(Il va s'asseoir dans un fauteuil et parle sans regarder Daphné.)* Il faut me laisser, maintenant... Ne pas vous montrer dans le jardin !

DAPHNÉ. — Raoul !

RAOUL. — Non ! Ne dites plus rien... Écoutez-moi. Ensuite vous partirez sans un mot de plus, si vous avez pour deux sous de cœur ! *(Lente-*

men, tristement :) Depuis toujours — parce que je suis trop bon ou trop bête — les femmes se sont moquées de moi, se sont payé ma tête royalement... Elles m'ont fait beaucoup de mal ! Une dernière arrive ! Je l'aime plus et mieux que toutes les autres ensemble !... Elle est ma dernière mise ! Et elle, c'est du bien qu'elle me veut ! Seulement, par quoi commence-t-elle ?... Par se payer ma tête plus et mieux qu'on ne s'en était jamais donné la peine ! J'ai compris !... Pour moi, plus d'espoir... en ce qui concerne l'amour, je suis maudit, marqué, banni, excommunié, proscrit, non avenu... *(Il se lève.)* Eh bien, je m'incline ! En vous disant adieu, je dis adieu à toutes les autres ! Et je vous jure que c'est un très triste adieu !... Cela dit, partez immédiatement ou c'est moi qui m'en irai.

DAPHNÉ. — Je pars... Restez !... *(Elle se rapproche de la terrasse.)* A demain ?... *(Silence de Raoul. Elle s'éloigne un peu plus, puis :)* Est-ce que je peux garder mon marronnier ?

RAOUL. — Oui, mais je le regrette !

DAPHNÉ. — Et vous essaierez de me pardonner

RAOUL. — Bien sûr... On pardonne si facilement aux petites filles !...

D'un geste silencieux, mais sans réplique, il la renvoie.

RIDEAU

ACTE III

Le lendemain, à 9 heures du matin. Le studio est débarrassé de la table de bridge. Tous les meubles sont entassés contre la fenêtre-baie, ainsi que nous l'avons vu faire à Firmin à la fin de l'acte II. Isolé, bien au centre, le guignol, dressé, rideau levé, avec ses marionnettes pendant sur le bord. Devant, une chaise, avec la grande poupée trônant dessus, face au guignol. Sur un petit guéridon, près du guignol, la lampe-manège tout entourée de bougies consumées presque complètement, mais allumées, malgré le grand jour. Le plateau de la table à dessin est dressé debout contre l'un des murs. Il est couvert de dessins puérils et maladroits, tels qu'un enfant en dessinerait sur ses cahiers : trains, bateaux, maisons tout de guingois, et personnages faits à la fois de face et de profil. Au bas du tableau une signature, naïvement tracée : « Raoul »... La fenêtre-baie est fermée. En fait, elle est même barricadée par le sofa et deux ou trois sièges posés dessus...

Au lever du rideau Firmin est seul en scène et écoute, l'oreille collée à la porte du salon. Presque aussitôt la porte du palier s'entr'ouvre et Raoul apparaît, passant seulement la tête par l'entrebâillement.

RAOUL. — Psst ! *(Firmin se retourne.)* Où sont-ils passés ?

FIRMIN. — Ils sont là, dans le salon, Monsieur... M. Trémois m'a ordonné de rester ici et de venir l'avertir si Monsieur donnait signe de vie. *(Avançant vers l'escalier :)* Monsieur a-t-il entendu ma description de la nuit de Monsieur à M. Trémois et à Mme Baudoyer ?

RAOUL. — Oui.

FIRMIN. — J'espère n'avoir pas trop déçu Monsieur ?

RAOUL. — Non.

FIRMIN. — Monsieur ne regrette pas de m'avoir rendu sa confiance ?

RAOUL. — Non, Bazaine. Non, Ganelon... Je n'en était plus à douter que vous sauriez mentir... Qu'est-ce qu'ils font dans le salon ?

FIRMIN. — Le docteur Mouliès vient d'arriver... Ils l'ont mis au courant, et le docteur a envoyé M. Trémois téléphoner à Mlle Souspir de venir d'urgence.

RAOUL. — Fabienne ? Pourquoi faire ?

FIRMIN. — Le docteur a parlé d'un traitement de choc... Un révulsif, à ce que j'ai pu comprendre... *(Apitoyé :)* Ils sont très malheureux Monsieur... Surtout M. Trémois... Monsieur est-il bien sûr qu'il désire continuer ?

RAOUL. — Continuer ? *(Féroce :)* Je n'ai pas encore commencé... Je ne suis pas près d'oublier hier soir, mais ils ne sont pas près d'oublier ce matin !... Il va l'avoir sa collection !... Elle va l'avoir son bail !... Et l'autre, il va l'avoir son gala !... Ils m'ont offert une promenade en bateau, je vais leur offrir une croisière, moi !... Ils m'ont fait marcher sur des clous, je vais les faire danser sur des tessons de bouteille !... Ils m'ont servi une charmante petite fille, je vais leur servir une adorable...

FIRMIN, *qui a tendu l'oreille.* — Alors que Monsieur disparaisse ! Ils reviennent !...

La tête de Raoul disparaît. La porte se referme. La porte du salon s'ouvre. Le Docteur entre, suivi d'Armance.

LE DOCTEUR, *après un regard circulaire.* — Oh !

ARMANCE. — Oui, voici le paysage !

LE DOCTEUR. — Hum !... Fâcheux ! Très fâcheux !... *(A Firmin :)* Quand vous a-t-il parlé pour la dernière fois ?

FIRMIN. — Hier soir, Monsieur le Docteur... Mais déjà, il ne me reconnaissait plus... Il m'appelait général... un nom russe...

LE DOCTEUR. — Hum !... Et il n'a pas reconnu la voix de M. Trémois, derrière la porte, tout à l'heure ?

FIRMIN. — Non, Monsieur...

LE DOCTEUR. — Fichtre !

MARC, *entrant, venant du salon.* — Voilà ! Fabienne Souspir dormait, mais je ne me suis pas adressé à son bon cœur en vain. Elle m'a tout de suite répondu qu'elle avait justement besoin d'un poudrier en or. Elle saute du lit dans un taxi et arrive... *(Au Docteur :)* Vous êtes sûr qu'elle pourra faire à Raoul un bien quelconque ?

LE DOCTEUR. — Je suis sûr qu'il faut tout essayer pour ramener ce malheureux à une lueur de raison, et le plus vite possible.

MARC. — Bon, bon... Je ferais Paris-Rome pieds

nus pour le ramener à la raison ! *(A Firmin :)* Là-haut, rien de nouveau ?

FIRMIN, *tristement.* — Moins que rien, Monsieur.

ARMANCE. — Il s'est peut-être endormi ?

MARC. — Ce qui serait bon signe, n'est-ce pas, Docteur ?

LE DOCTEUR. — Laissez-moi arriver... *(A Firmin :)* Où est-il ?

FIRMIN. — Dans sa chambre, Monsieur le Docteur. Barricadé.

LE DOCTEUR. — Je n'aime pas ça.

ARMANCE. — Il n'y a pas que vous.

LE DOCTEUR. — Quand vous lui avez parlé à travers la porte, qu'est-ce qu'il a répondu ?

MARC. — Qu'il sortirait quand la voiture aux chèvres serait arrivée.

LE DOCTEUR. — Mais, enfin, que s'est-il passé ?

MARC. — Il s'est passé qu'il a appris brusquement hier soir la vérité sur Daphné ! Elle lui a tout raconté, cette idiote, en pleine figure ! Il l'a renvoyée sans lui laisser placer un mot... Ensuite, je ne sais que ce que Firmin m'a raconté il y a une demi-heure... Recommencez pour le docteur, Firmin !

Le Docteur prend une chaise et s'assied.

FIRMIN. — Oui, Monsieur... *(Au Docteur :)* Je suis arrivé hier soir ici, il pouvait être 7 heures. Un quart d'heure avant j'avais vu Mlle Daphné sortir d'ici et traverser le jardin. Je savais que Monsieur avait l'intention de travailler seul et tard. Je venais lui demander s'il voulait du café... J'ai trouvé Monsieur nu comme un ver et qui jouait à saute-mouton.

LE DOCTEUR. — Avec qui ?

FIRMIN. — Tout seul, Monsieur de Docteur.

LE DOCTEUR. — Ah !... *(Il regarde autour de lui.)* Je suppose que c'est lui qui s'est barricadé ?

FIRMIN. — Sans doute, Docteur. J'ai tout trouvé comme vous voyez lorsque je suis arrivé.

LE DOCTEUR. — Vous a-t-il expliqué pourquoi ?

FIRMIN. — Il m'a dit que c'était pour empêcher l'eau du bassin d'entrer à marée haute !

LE DOCTEUR. — Bigre !... *(A Firmin et à Marc :)* Il faut tout remettre en place. S'il ne s'agit que d'une crise de neurasthénie aiguë, mieux vaut que rien ne rappelle à ce malheureux ses égarements d'hier soir ! *(Aussitôt Armance, Marc et Firmin s'empressent de remettre en place les bibelots, les meubles et la table de travail. Armance souffle les bougies du manège et les range dans un tiroir. Le Docteur revient à Firmin :)* Votre maître a-t-il tenu d'autres propos ?

FIRMIN. — Oui, Docteur... Il répétait : « Il n'y a plus d'enfants, mais s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

LE DOCTEUR. — Ah !... Et puis ?

FIRMIN. — Il m'a renvoyé, mais j'ai continué à surveiller Monsieur de la terrasse. Je l'ai vu aller au manège et le mettre en marche. Il criait : « Un tour pour les petites filles en bleu, un tour pour les petites filles en rose ! »

LE DOCTEUR, *avec un hochement de tête pessimiste.* — Après ?

FIRMIN. — Après, toujours de la terrasse, j'ai vu Monsieur se mettre à sa table de travail jusqu'au petit jour. Puis il l'a relevée contre le mur et l'a couverte des enfantillages que vous voyez.

MARC. — Et ce qu'il avait déjà fait de la collection, vous savez où il l'a mis ?

FIRMIN. — Emporté sous son bras dans sa chambre, où il s'est enfermé depuis à double tour et au verrou. Je l'ai entendu pousser ce que je suppose être la commode contre la porte.

LE DOCTEUR. — Et ce matin, il ne s'est pas montré ? Il ne vous a pas parlé ?

FIRMIN. — Non, Monsieur. Les cafés ouvrent tard, dans le quartier. A 7 heures j'ai pu téléphoner à M. Trémois. Vous savez la suite !

LE DOCTEUR, *préoccupé.* — La suite, elle peut être longue la suite !... *(Eclatant :)* Et ce que j'étais en train de faire, quand vous m'avez téléphoné, le savez-vous ?... Eh bien, j'étais en train de réceptionner trois pleins camions de planches, de toiles peintes, de châssis et d'échaufaudages qu'il me faisait livrer pour mon gala !... Et comme il est seul à savoir ce qu'il voulait en faire, je n'ai plus qu'à remplacer mon gala par un joli feu de joie sur la pelouse !...

A ce moment Firmin dresse l'oreille.

FIRMIN, *à Marc.* — On sonne à la porte de la rue, Monsieur.

MARC. — Mlle Souspir. Allez ouvrir et amenez-la ici !

FIRMIN. — Bien, Monsieur.

Il sort par le salon.

ARMANCE, *se levant.* — Je suppose que vous pouvez vous passer de moi une minute ?

MARC. — Je n'en sais rien ! Où voulez-vous aller ?

ARMANCE. — Au pavillon... Daphné a passé sa nuit à sangloter !... Ah ! elle était riche, votre idée ! Ravissante ! A croquer !

MARC. — A première vue, oui !... Qu'est-ce que je peux faire maintenant ? Me tuer ?

ARMANCE, *furieuse, gagnant la porte.* — On s'est tué pour moins !

MARC. — Est-ce que Daphné sait... où en est Raoul ?

ARMANCE. — Dieu merci, non ! *Elle* en est à hier soir. Et si vous comptez sur moi pour lui en dire davantage...

MARC. — Allez et revenez !... Vous n'avez pas encore votre bail, ne l'oubliez pas !

ARMANCE. — Je ne suis pas près d'oublier quoi que ce soit qui vous concerne !

Armance va sortir, mais s'arrête sur le seuil : elle voit entrer Firmin suivi de Fabienne. Fabienne est vêtue d'une seule chemise de nuit à fleurs qui dépasse par le haut et par le bas de son manteau de fourrure. Elle est coiffée d'un foulard noué à la diable et chaussée de mules à bordure de cygne. Visiblement elle a encore du sommeil plein les yeux.

FIRMIN. — Mademoiselle Souspir.

MARC, *à Firmin.* — C'est bon, allez.

FIRMIN. — Où, Monsieur ?

MARC. — Où vous voudrez ! Dans votre cuisine !

FIRMIN, *lugubre.* — Elle n'est pas gaie...

Il sort. Fabienne entre par le salon.

MARC, *allant à Fabienne, la main tendue.* — Ah ! Fabienne, bonjour !

FABIENNE, *à cran.* — Si on peut dire !

MARC, *présentant.* — Le docteur Mouliès... Mlle Souspir !

LE DOCTEUR. — Mademoiselle.

FABIENNE. — Charmée. *(Elle se retourne, voit Armance et s'écrie gaîment :)* Mme Baudoyer !

ARMANCE, *affable.* — Bonjour, ma petite Fabienne

FABIENNE, *allant à Armance, la main tendue.* — Alors, ça, c'est une bonne rencontre !

MARC, *sarcastique.* — Bon ! Je vois que les présentations sont inutiles !

FABIENNE. — Ne vous en faites pas, mon petit Marc ! Pour les présentations, Mme Baudoyer a de l'avance !... *(Serrant la main d'Armance :)* Tout va comme vous voulez ?

ARMANCE. — C'est selon, mon petit ! C'est selon !

FABIENNE. — En tout cas, soit dit sans reproche, vous ne m'avez pas beaucoup téléphoné, dernièrement.

ARMANCE. — Bientôt, Fabienne, je vous le promets !

FABIENNE. — Je le saurai.

MARC, *éclatant.* — Ah ! non. Assez !... Nous sommes chez un malade, ici ! Un grand malade ! Vous parlerez affaires un autre jour !... *(A Armance :)* Du vent, Armance ! Et revenez vite !

ARMANCE. — Pourquoi faire ?

MARC. — Est-ce que je sais ! Faites comme moi ! Cherchez ! *(Armance sort, laissant la porte du jardin ouverte. Marc, regardant Fabienne, étonné :)* Comment êtes-vous habillée ?

FABIENNE. — Vous m'avez dit que chaque seconde comptait. J'ai passé un manteau sur ma chemise de nuit et je me suis jetée dans un taxi.

MARC. — Qu'est-ce que vous en pensez, docteur ? Comment la montrons-nous à Raoul ? Avec ou sans manteau ?

LE DOCTEUR, *perplexe.* — Ça, mon cher... Il faudrait savoir jusqu'à quel point il a perdu la raison...

FABIENNE, *un cri, reculant derrière le fauteuil.* — Qu'est-ce que vous dites ? Raoul est devenu fou ?

MARC. — Une pénible histoire !... Atrocement pénible !

FABIENNE, *horrifiée.* — Et c'est pour me montrer un fou que vous m'avez fait venir ?

MARC, *s'avançant.* — Pas moi, Fabienne, le docteur... *(Au Docteur :)* Expliquez-lui ce qu'elle peut faire pour Raoul, docteur.

LE DOCTEUR. — Voilà, mademoiselle... Nous avons tout lieu de croire que le dérangement de notre pauvre ami est survenu à la suite d'une grave, très grave déconvenue sentimentale...

FABIENNE. — Je l'avais prévenu que je n'étais pas son type !

LE DOCTEUR. — Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'êtes en rien responsable.

FABIENNE, *émerveillée.* — Vous voulez dire qu'il y en a une à qui il a suffit de huit jours pour... Eh bien, je l'ai quitté à temps, moi !

Marc va au pied de l'escalier.

LE DOCTEUR. — Non, mademoiselle... Son état mental semble s'accompagner d'une éclipse de personnalité. Il arrive que revoir brusquement une personne chère antérieurement provoque, en ce genre de dérangement, un choc salutaire. Marc Trémois a pensé à vous.

FABIENNE. — Il est trop bon.

LE DOCTEUR. — Je vous assure, mademoiselle, qu'il s'agit d'une expérience dont nous pouvons beaucoup attendre !

FABIENNE, *appuyée à l'épinette.* — Moi surtout !... Si je comprends bien : ou il me reconnaît et il m'étrangle comme un poulet, ou il ne me reconnaît pas et il me poursuit sur les toits avec un rasoir à la main !

MARC, *s'avançant.* — Nous serons là, Fabienne, le docteur, Firmin et moi derrière la porte.

FABIENNE. — Et moi devant ! Et si ça tourne mal, vous tâcherez de me ramener par les pieds tandis qu'il me retiendra par les cheveux !

LE DOCTEUR. — Si le choc que nous espérons se produit, il vous reconnaîtra presque aussitôt *(Rassurant :)* Il n'est d'ailleurs pas question d'entreprendre cette tentative avant que j'aie vu moi-même notre pauvre ami et me sois assuré que vous ne courez aucun risque.

FABIENNE. — Parce que vous ne l'avez pas encore vu ?

MARC. — Non... Il est là-haut, dans sa chambre bien gentiment !

LE DOCTEUR. — Vous n'avez qu'à vous tenir dans le salon, prête à entrer.

FABIENNE, *suave.* — Vous aimeriez peut-être savoir à quoi je suis prête, maintenant ? *(Elle tourne les talons et se dirige rapidement vers le salon.)* A retourner me coucher !... Bonsoir, messieurs, et bonne fête !

Marc s'est précipité et est arrivé à la porte du salon avant Fabienne.

MARC, *tenant Fabienne par le bras.* — Ah mais non. *(Retenant toujours Fabienne, et se tournant vers le docteur :)* Docteur, allez donc voir jusqu'au pavillon si Mme Baudoyer nous revient. A votre retour, je vous promets... *(montrant Fabienne)*... une petite fille bien sage !

LE DOCTEUR. — J'y vais... *(Sur la porte :)* Mais vous devriez bien perdre l'habitude de promettre des petites filles !

Le Docteur sort et disparaît dans le jardin

FABIENNE. — Qu'est-ce qu'il veut dire ?

MARC, *il amène Fabienne au fauteuil.* — Rien, rien... Une autre fois... *(Energiquement :)* Fabienne, vous allez rester ; rester et nous aider — L'expérience dont il s'agit...

FABIENNE. — L'expérience ! Vous en avez vu beaucoup des cobayes faits comme moi ?

MARC, *il fait asseoir Fabienne.* — Non, mais j'en ai pas vu beaucoup non plus qui demandaient un poudrier en or en échange de leur coopération

FABIENNE. — Pardon ! Vous m'avez dit que Raoul était malade ! Je croyais venir lui tenir la tête. Il l'a perdue, je m'en vais ! Si j'avais su la vérité, pour une armoire en or massif je ne serais pas venue !

MARC, *menaçant.* — Vous auriez tort de vous croire partie. *(Il rassoit Fabienne, et très sérieux :)* Je suis responsable de ce qui est arrivé à mon meilleur ami. Pour l'en sortir, je donnerais la moitié de mon sang et dix ans de ma vie !

FABIENNE. — Ne vous gênez pas pour moi !

MARC. — Alors, Fabienne, un poudrier dans les trois cents billets ?

FABIENNE. — Cinq !

MARC. — Quatre. Final.

FABIENNE. — Vu. Mais je ne vous lâche pas tant de le tenir.

MARC. — D'accord, en sortant d'ici nous filerons chez Arpels *(Un pas vers la porte du salon.)* Je présume que maintenant je peux vous laisser avec confiance, seule dans le salon ?

Il ouvre la porte.

FABIENNE, *allant vers le salon.* — Vous me surveillerez. Et si tout à l'heure il me coupe la gorge, je veux le poudrier *dans* mon cercueil !

Elle entre dans le salon, refermant la porte sur elle. En même temps Armance et le Docteur entrent par le jardin.

ARMANCE. — Rien de nouveau, ici ?

MARC. — Rien. Là-haut non plus, que je sache ! *(Au Docteur :)* L'opération Fabienne est à pied d'œuvre. *(A Armance :)* Daphné sanglote toujours ?

ARMANCE. — Non, ça sèche. De ce côté-là, je suis rassurée. Elle s'habille avec des compresses sur les yeux ! Ah ! Je vais avoir quelque chose de frais à lui montrer, à Stanley Trimble.

MARC. — Elle ne sait toujours pas, pour Raoul ?

ARMANCE. — Si... Elle voulait venir. Je lui ai fait comprendre que ça n'était pas le moment.

A ce moment on entend, à l'étage au-dessus, le bruit sourd d'un meuble que l'on traîne, et le fracas d'une carafe qui se brise en tombant. Armance, Marc et le Docteur se figent, les yeux tournés vers le palier. On entend un verrou se pousser, une clef tourner dans la serrure. La porte s'ouvre en coup de vent, avec fracas, et Raoul paraît sur le seuil. Il a ébouriffé ses cheveux, ce qui donne à son visage une expression enfantine, encore avivée par son regard perdu et son sourire aux anges. Il tient un petit lion empaillé qu'il traîne au bout d'un fil. Il se tient immobile et silencieux sur le palier, souriant aux anges, sous les regards médusés de Marc, d'Armance et du Docteur.

RAOUL, *heureux, vers Marc.* — Tonton ! *(Son regard va à Armance :)* Et tontaine !... *(Il chante d'une voix enfantine)* Tonton, tontaine et tonton !

Il commence à descendre, lentement, hiératiquement l'escalier, en récitant d'une voix écolière.

« J'ai nom Eliacin... Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?... »

Il est arrivé au bas des marches et, très mélancoliquement, va à Armance.

« Je suis, dit-on, un orphelin...
Entre les bras de Dieu, jeté dès ma naissance...
Tous les jours, je l'invoque, et d'un soin paternel.
Il me nourrit des dons offerts à Son Autel ! »

Suivant Armance, et d'un ton de banale information.

« J'adore le Seigneur ! On m'explique Sa Loi !
Dans son Livre Divin on m'apprend à la lire.

Avec une espiègle satisfaction.

Et déjà de ma main je commence à l'écrire. »

Il montre sa main et répète gravement :

De ma main...

Marc et le Docteur sont restés un peu à l'écart. Le Docteur se penche à l'oreille de Marc.

LE DOCTEUR, *à mi-voix.* — C'est *Athalie* qu'il nous récite !

RAOUL, *venant à Marc.* — Est-ce toi, cher Abner ?

MARC, *reculant légèrement.* — Oui, Raoul... Oui.

RAOUL. — Non, tu n'es pas Abner. Tu n'es pas l'alouette, mais le doux rossignol...

LE DOCTEUR, *très vite, à l'oreille de Marc.* — Ne le contrariez pas !

RAOUL, *toujours à Marc.* — ... le rossignol des nuits heureuses ! *(Impérieux :)* Chante pour moi !

MARC, *hésite, puis sur un regard du Docteur.* — Tuitt ! Tuitt ! Tuitt !

RAOUL, *un doigt sur la bouche.* — Assez ! *(Très haut, mais comme à voix basse :)* Gardes-tu bien les secrets ?

MARC. — Comme personne !

RAOUL, *lui donnant son lion empaillé.* — Garde-moi celui-là ! *(Raoul va au fauteuil, s'y laisse tomber. Il regarde autour de lui d'un œil vague, lointain, puis un grand geste de renvoi :)* Qu'on me laisse, à présent !... Gardes, retirez-vous !

Raoul leur tourne le dos, le nez contre le dossier du fauteuil. Marc, Armance et le Docteur sont en groupe près de la porte du salon. Ils échangent les répliques suivantes à voix basse.

LE DOCTEUR, *montrant le salon.* — Je crois le moment venu pour cette jeune personne.

MARC. — Bon. Nous sortons et nous la faisons entrer ?

LE DOCTEUR. — Voilà !

MARC, *montrant Raoul.* — Vous êtes sûr qu'il n'est pas dangereux ?

LE DOCTEUR. — Pas jusqu'à nouvel ordre. Dans quelques heures, à moins d'une amélioration, il faudra être prudents !

RAOUL, *se retournant dans son fauteuil.* — « Que vois-je ? A m'obéir, met-on si peu de zèle ? »

ARMANCE. — Nous partons, nous partons...

Ils ouvrent la porte. Armance et le Docteur sortent. Marc ferme la marche. Il va sortir.

RAOUL, *le rappelant.* — Abner !

MARC. — Oui ?

RAOUL

« Aux petits des oiseaux, Dieu donne la froidure,
Car l'homme est seul, hélas ! à faire feu qui [dure ! »

Le renvoyant

Va, maintenant. Tu sais ce que je sais !

Il cache de nouveau son visage contre le dossier du fauteuil. Marc sort. Raoul demeure immobile, le dos tourné à la porte du salon qui s'ouvre lentement et sans bruit. Fabienne entre et reste contre la porte, visiblement n'en menant pas large. Derrière elle, la porte se referme sans bruit.

FABIENNE, *appelant timidement.* — Raoul !... *(Silence et inertie de Raoul.)* Raoul !...

Sur le même silence et la même inertie, la porte du salon s'entrebâille et Marc passe la tête.

MARC, *tout bas.* — Appelez-le Eliacin !

FABIENNE, *tout bas.* — Quoi ?

MARC. — E - LIA - CIN !

Il referme la porte.

FABIENNE, *forçant un peu la voix.* — Eh !... Liacin !

Raoul, cette fois, lève la tête, regarde Fabienne.

RAOUL, *sur le même ton que Fabienne.* — Ah !... Thalie !

FABIENNE, *gracieusement.* — Bonjour !... Tu reconnais ta petite Fabienne ?

RAOUL. — « Tu parles et tout chante ! »

FABIENNE. — Raoul, ça ne te fait pas un choc de me revoir ?... Un choc !

RAOUL. — « Tu regardes et tout brille !... »

Lentement, comme sans y penser, il a tourné autour de Fabienne de façon à se trouver entre elle et la porte du salon.

FABIENNE. — Merci.

RAOUL. — « Toi qui viens de Gomorrhe, en passant par Sodome... »

FABIENNE, *inquiète.* — Je viens de chez moi, Raoul, directement !

Raoul remonte à elle, la faisant reculer jusqu'au milieu de la pièce, puis il marche sur elle.

RAOUL, *à l'oreille de Fabienne, durement.* — « Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? »

FABIENNE. — Quoi ?

RAOUL, *gaîment.* — C'est une devinette. Réponds. Comment, en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?

FABIENNE. — Je ne sais pas, Raoul... *(Très effrayée, maintenant :)* Je vais aller chercher dans le salon. Je reviendrai quand j'aurai trouvé.

RAOUL, *sans bouger, lui barrant la route.* — Trop tard, tu as perdu !

FABIENNE, *jouant l'aisance.* — J'ai perdu, c'est bon, je m'en vais !

RAOUL. — Paie d'abord...

FABIENNE. — Raoul ! Puisqu'on ne jouait rien !

RAOUL. — On jouait tout !

FABIENNE. — Quoi, tout ?

RAOUL, *secoue la tête, puis.* — On jouait ça.

Et il est venu à Fabienne. Il pointe un doigt à bout portant sur ce qui dépasse du col de fourrure.

FABIENNE, *horrifiée.* — Ma chemise ?

RAOUL. — C'est toi qui l'as nommée !

FABIENNE. — Mais jamais de la vie !

RAOUL, *menaçant et réprobateur.* — Tss ! Tss ! Tss !

FABIENNE, *domptée.* — Bon, bon... *(Elle jette un regard affolé vers la porte du salon, et ne voyant rien paraître :)* Si je te la donne, tu me laisses partir ?

RAOUL, *humblement.* — Que suis-je ?

FABIENNE, *elle hésite, puis.* — Et tu ne vas pas bouger ?

RAOUL. — Qui suis-je ?

FABIENNE, *rageant entre ses dents.* — Eh bien, je m'amuse, moi... *(Elle se résigne et gagne le guignol, qui forme paravent, face au public. On l'aperçoit gesticuler, accrocher son manteau à l'un des portants du guignol ; ses bras volent en l'air, suivis de la chemise. Puis elle passe la chemise par l'ouverture du guignol. Laissant tomber la chemise au pied du guignol :)* Prends !

RAOUL. — Salam ! *(Il s'est emparé d'une grande pince de bois qui sert à mesurer les proportions pour peintres et sculpteurs ; il ramasse la chemise et va la jeter dans la corbeille à papier.)* Pour Zacharie, quand il aura vingt ans...

On a deviné Fabienne remettant son manteau derrière le guignol. Elle reparaît, serrant son manteau étroitement, et pâle de fureur rentrée.

FABIENNE, *furieuse.* — Je peux partir, maintenant ? *(Elle se reprend, puis avec douceur :)* Je peux ?

RAOUL. — Oui... *(Et comme elle se dirige vers la porte du salon, Raoul la gagne de vitesse et prend place entre elle et la porte.)* Attends ! Une autre devinette !

FABIENNE, *épouvantée.* — Ah ! non. Une autre fois ! Je suis pressée !

RAOUL. — Je sais ! *(Confidentiel :)* On poursuit ?

FABIENNE. — Oui... Voilà... On me poursuit.

RAOUL. — Je le savais ! *(Il lui prend le bras.)* Viens, je te sauve...

Il l'amène, la tenant toujours par le bras, devant la rangée de ses pots de couleur, la lui montre (au fond de la scène). Il prend un couteau à couleurs, le lui montre aussi.

FABIENNE, *sans voix.* — Raoul... Pardon pour tout... je t'aime !

RAOUL. — Et moi, je te vénère... N'aie pas peur. Rien ne peut t'enlaidir... *(Tout en parlant il l'a fait avec ses couleurs des moustaches et le vasse cercle d'un monocle.)* Voilà !... *(Il repose ses couleurs et son couteau.)* Sans me vanter, tu passeras inaperçue...

FABIENNE. — J'en suis sûre, merci...

RAOUL. — Que puis-je faire encore pour toi ?

FABIENNE. — Ne cherche pas ! Je suis comblée ravie !...

RAOUL. — Attends !

Il va à un pot plein de pipes, en glisse une entre les dents de Fabienne.

« A la dernière touche, on reconnaît le maître. Va, reine infortunée, et perds-toi dans la foule...

Fabienne veut filer, il lui prend le poignet, lui montre l'escalier, et puis mystérieusement :

Là-haut, tu trouveras un souterrain...

FABIENNE, *résistant timidement.* — Mais j'ai laissé mon cheval dans le salon...

RAOUL, *dans un grand geste d'adieu.* — On change tout. Eh bien, fuyez ensemble et n'oublie pas le pauvre enfant qui t'a sauvée...

FABIENNE, *gagnant la porte à reculons.* — Pas de longtemps, je te le jure !

RAOUL. — Tu reviendras ?

FABIENNE, *reculant toujours.* — Je m'en fais une fête !

RAOUL. — Souvent ?

FABIENNE. — Demain, après-demain, tous les jours, matin et soir !

RAOUL. — Amen !

FABIENNE, *sortant d'un bond.* — Alléluia !

Elle referme la porte du salon. Raoul resté seul, revient au canapé et reprend sa place, tourné contre le dossier. Comme il ne bouge pas, la porte du salon s'entr'ouvre. Marc passe la tête, puis entre doucement ; il est suivi d'Armance, du Docteur et de Firmin. A leurs mines consternées on peut deviner qu'ils ont suivi la scène précédente, l'oreille contre la porte et l'œil de l'un d'eux contre la serrure. Raoul fait un demi-tour sur son fauteuil et les regarde fixement.

LE DOCTEUR, *jovial et affectueux.* — Alors, mon petit, nous ne venons pas de voir quelqu'un de connaissance ?

RAOUL. — Un homme rouge sort d'ici.

LE DOCTEUR. — Voyons, mon petit, cherchez mieux... Une amie... Une bonne amie à vous... Son nom commence par « Fa »...

RAOUL, *heureux.* — Dièze ?

MARC, *aidant.* — « Fab... »

ARMANCE, *aidant.* — « Fabi... »

RAOUL, *rayonnant.* — « Fabiola »... *(Marc, Armance et le Docteur se regardent, consternés :)* Je la voyais plus jeune !... *(Un temps, puis de sa voix :)* Je veux jouer, maintenant ! *(Plus doucement :)* Avec Iphigénie, quand elle avait sept ans !... *(Il se dresse sur son fauteuil, fait face à Armance :)* Connais-tu le chemin de Mycènes, où règne Agamemnon ?

ARMANCE, *sur un signe du Docteur.* — J'y vais les yeux fermés !

RAOUL. — Va la chercher !

En confidence :

« On dit sous le manteau que tu serais sa mère ! »

Prometteur :

Va la chercher, et je te donnerai... *(Il désigne sa chambre :)* de ce que j'ai là-haut !

Armance cherche le regard du Docteur qui, derrière Raoul, lui fait signe d'accepter.

ARMANCE. — J'y vais... Maintenant, n'est-ce pas, Mycènes, ce n'est pas à côté !

RAOUL. — Prends par Argos ! *(Il se dirige vers l'escalier.)* « Je vais, moi, te chercher ce que je t'ai promis ! »

ARMANCE. — C'est ça... Merci d'avance !

RAOUL, *penché sur la rampe.* — Un plein panier te suffira ?

ARMANCE. — Largement !

RAOUL, *avec un clin d'œil badin.* — J'en étais sûr !...

Il sort. Le groupe se regarde, médusé.

MARC, *effondré.* — Docteur ? C'est épouvantable !

LE DOCTEUR. — J'ai vu plus rassurant !

Marc s'assied.

ARMANCE. — Qu'est-ce que je fais, moi ?

LE DOCTEUR, *fermement.* — Vous partez pour Mycènes !... chercher Iphigénie... Iphigénie, Daphné à n'en pas douter !

ARMANCE. — Merci pour elle ! Vous en avez de bonnes !

LE DOCTEUR. — Si notre ami la demande, c'est qu'il lui reste encore un semblant de mémoire confuse qui peut tout sauver !

ARMANCE. — Et s'il la peinturlure comme cette malheureuse qui est en train de se débarbouiller à la benzine dans ma salle de bains !

LE DOCTEUR. — Elle, il ne l'avait pas réclamée... *(Avec énergie :)* Je prends tout sur moi, madame. Comme médecin, j'ai le droit d'insister.

ARMANCE, *soupirant.* — Bon ... Je vais lui parler, elle décidera... Je ne promets rien... *(Regardant vers la chambre :)* Vous imaginez, vous, de quoi il va me donner un plein panier ?

MARC, *un geste d'ignorance.* — Je ne connais dans sa chambre qu'un tout petit panier !

ARMANCE. — J'ai comme idée que c'est une veine !

Elle sort.

LE DOCTEUR, *regardant sa montre.* — Ne bougez pas d'ici ! Je vous laisse un moment !

MARC. — Pas question !

LE DOCTEUR. — Rassurez-vous... Ou il va reconnaître Mlle Daphné, et il est hors d'affaire. Ou il ne va pas la reconnaître, et la phase euphorique va se prolonger sans aggravation au moins pour quelques heures.

MARC. — Où allez-vous ?

LE DOCTEUR. — Jusqu'à une pharmacie, faire préparer un sédatif énergique. Je serai revenu dans dix minutes avec une voiture.

MARC. — J'ai la mienne !

LE DOCTEUR. — Je sais, mais je préfère une voiture où la glace ne soit pas cassable et sans poignée à l'intérieur que l'on puisse arracher !

MARC, *comprenant.* — Bon D... ! Vous voulez dire, pour emmener Raoul ?

LE DOCTEUR. — Simple mesure de prudence. Toute provisoire, bien entendu.

MARC, *atterré.* — Dans un asile ?

LE DOCTEUR. — Le vilain mot !... Dans une maison de repos pour grands agités. Nous y garderons notre ami en observation un petit bout de temps.

MARC. — Qu'est-ce que vous appelez un petit bout de temps ?

LE DOCTEUR. — Quelques jours, quelques semaines... quelques mois, peut-être.

MARC, *indigné.* — Pourquoi pas quelques années ?

LE DOCTEUR, *mollement.* — Mais non, mais non ! Pas nécessairement. Mais il vaut mieux ne pas le laisser ici.

MARC. — Vous venez de dire qu'il n'était pas dangereux !

LE DOCTEUR. — La phase euphorique n'est pas nécessairement définitive. Je réponds de lui ce matin, mais ensuite... *(Ferme :)* Je suis désolé, mon cher, mais j'ai des responsabilités... Là-bas il sera mis en observation, surveillé par des spécialistes ! *(Se dirigeant vers le salon :)* Nous serons là dans un quart d'heure.

MARC, *saisi.* — « Nous » ?

LE DOCTEUR. — J'amènerai un... un aide...

MARC, *horrifié* — Vous voulez dire un gardien ?

LE DOCTEUR, *rassurant.* — Il sera habillé comme vous et moi. Je doute d'ailleurs qu'il ait à se montrer. Nous raconterons à notre malade une fable quelconque — je me fie à votre invention — et il viendra de lui-même... Allons, à tout à l'heure !

Il sort par le salon. Marc et Firmin restent seuls.

MARC, *effondré.* — Ah ! mon pauvre Firmin !

FIRMIN. — Oh ! oui, Monsieur !

MARC. — J'ai vieilli de dix ans depuis ce matin ! Si nous ne le tirons pas de là, je n'aurai plus une minute de bonheur !

FIRMIN. — Lui non plus, Monsieur.

La porte de la chambre s'ouvre. Raoul paraît, toujours dans la même tenue. Sous son bras gauche il tient un paquet plat plié par un ruban bleu pâle qui se noue en une immense bouffette. Il tient à la main droite un petit panier à fruits recouvert d'un foulard. Il descend lentement l'escalier.

RAOUL, *heureux.* — Ah ! Mes généraux fidèles ! *(Il va à Firmin et Marc :)* Faites connaissance ! *(A Marc, présentant Firmin :)* Général Dourakine ! *(Impérieux :)* Embrassez-vous ! *(Firmin et Marc hésitent, puis obéissent :)* Charmant ! Mais n'y revenez plus ! Et faites silence ! Prier je veux, jusqu'aux prochaines pluies !

Il va s'agenouiller devant l'épinette. Firmin regarde dans le jardin et fait signe à Marc.

FIRMIN. — Des nouvelles de Mycènes.

Armance entre, venant du jardin.

ARMANCE, *elle s'est habillée pour sortir.* — Elle est là... Elle peut entrer, il est sage ?

MARC. — Mais oui, mais oui.

ARMANCE. — Je vous préviens. Cinq minutes et nous partons... Je ne veux pas rater l'autocar aux Invalides. *(Vers la terrasse :)* Venez mon petit...

Daphné entre. Elle tient son sac et ses gants.

DAPHNÉ, *un cri désolé en voyant Raoul.* — Oh ! *(Puis elle se maîtrise, donne son sac et ses gants à Armance et va à Raoul, lui tend les mains et lui sourit :)* Bonjour, Raoul...

RAOUL, *le regard extasié, sans prendre sa main.* — Iphigénie !

Marc descend.

RAOUL. — Agamemnon va bien ?

DAPHNÉ. — Très bien.

RAOUL. — Ulysse ?

DAPHNÉ. — Aussi.

RAOUL, *les yeux au ciel.* — Bonheur et gloire !

ARMANCE, *à Marc.* — Je ne vois plus une chose, moi !... Où est le docteur ?

MARC, *tout bas.* — Il va revenir.

Raoul regarde une fois de plus Daphné avec béatitude, puis se retourne vers le groupe formé par Armance, Marc et Firmin.

RAOUL, *tonnant.* — Hors d'ici, vous tous ! *(A Daphné :)* Pas toi, suave ! *(Se retournant :)* Eh bien ? *(Marchant sur eux :)* Ecoulez-vous ! *(Doucement :)* Les Alpes sont en fleurs, allez les visiter !

Et comme le groupe se consulte du regard, Daphné va à eux.

DAPHNÉ. — Laissez-moi avec lui... Ne vous inquiétez pas. Je suis sûre qu'il sera sage.

MARC, *à Daphné.* — Restez en vue du trou de la serrure !

RAOUL, *lui donnant le ballon rouge.* — Caresse-le, il te suivra... *(Il va à Armance, lui donne le petit panier et lui murmure mystérieusement :)* La chose... Elle est entière...

ARMANCE. — Merci...

RAOUL. — Et ça... *(Il tire le bail de sa poche.)* Pacte éternel...

Il s'éloigne vers l'escalier.

ARMANCE, *regardant.* — Mon bail !

MARC. — Signé ?

ARMANCE. — Oui... *(Regardant de plus près :)* Signé Eliacin !

DAPHNÉ, *les faisant sortir.* — Allez-vous-en... Je veux lui parler, moi !

Marc et Armance sortent par le salon. Firmin sort par l'office sur un signe de Daphné. Daphné regarde Raoul avec une tendresse désolée.

DAPHNÉ. — Raoul !...

RAOUL. — Iphigénie !...

DAPHNÉ. — Non. Regardez-moi bien. Je ne suis pas Iphigénie. Rappelez-vous. Je suis Daphné !

RAOUL. — « De vos songes menteurs l'imposture est visible ! »

DAPHNÉ. — Prenez ma main. Venez *(Elle l'conduit au sofa et le fait asseoir près d'elle.)* Nous étions assis là, tous les deux, hier soir, vous souvenez-vous ?

RAOUL, *rêveur.* — Nous voguions en silence... sur terre et dans les cieux.

DAPHNÉ. — Et pendant que nous voguions qu'est-ce que vous faisiez ?

RAOUL, *posément.* — Je frappais en cadence le flots harmonieux.

DAPHNÉ. — Et aussi vous m'embrassiez. Vous me disiez que vous m'aimiez !

RAOUL. — Il faut me pardonner ! De quel crime un enfant peut-il être coupable ?

DAPHNÉ. — Mais, je ne vous reproche rien, au contraire ! *(Elle met les bras autour du cou d Raoul et lui murmure :)* Voulez-vous recommencer ?

RAOUL, *secoue la tête négativement.* — Sentez-vous cette noble et généreuse envie ? *(A c moment, la porte du salon s'entr'ouvre sans bru et Armance, non vue de Raoul, fait un signe interrogatif à Daphné, qui répond par un signe négati et désolé. Armance referme la porte silencieuse ment. Raoul, vague :)* Tout profane exercice est banni de ce temple !

DAPHNÉ, *une idée lui vient.* — Rappelez-vous vous m'appreniez à ranger mon nez !

RAOUL, *pétulant.* — J'admirais sa douceur, so air noble et modeste.

DAPHNÉ, *navrée.* — Oh ! Raoul ! Mon pauvr petit Raoul !... Qu'est-ce que nous vous avon fait !... *(Elle prend les mains de Raoul dans lé siennes.)* Ecoutez ! Soyez sage et écoutez. Bie gentiment, un moment... Je sais, vous ne pouve pas comprendre. Vous n'êtes pas ici... Mais c'éta vrai, hier soir. Je serais restée. Je voulais rester. Je vous aimais. Et peut-être que c'eût été le bon heur pour moi !... Le bonheur !...

RAOUL, *sagace.* — Des méchants comme u torrent s'écoule.

DAPHNÉ, *très doucement, tristement.* — C'e bon... N'écoute pas si tu veux, c'est pour moi qu je parle. Mais laisse-moi tes mains... Je n'ai p dormi de la nuit. Je ne savais pas encore ce q allait arriver... Mais je n'ai pas dormi quan même ! Alors, tu comprends, lorsque j'ai appris matin !... J'avais beau me répéter, pour me cons

…, qu'après tout je n'étais pas la seule respon-…ble, mais surtout toutes ces sales poules qui t'ont …ndu malheureux avant moi ! *(Raoul, qui était …is sur le canapé, près de Daphné, s'y étend dou-…ment, de tout son long, la tête sur les genoux …Daphné.)* C'est ça. Si tu es bien, moi aussi… …ut-être que tout est bien !… On va te soigner, …guérir. Dans quinze jours tu seras comme neuf. …auras tout oublié, moi la première… Pendant …temps-là, Stanley sera arrivé, et Dieu le pro-…ge !… Parce que, j'ai beau être encore une jeune …le, je suis déjà une garce. C'est comme ça, mon …néri… Il y a quinze jours j'étais encore chez …oi, à Albi. C'est pour devenir une garce que je …e suis sauvée, que je suis allée à la Baudoyer …mme l'eau à la rivière… Pour tomber Stanley, …arce qu'il y a sept ans — j'en avais quinze — il …'a pris les seins comme une brute un jour qu'on …avait laissé m'emmener dans sa Buick… *(Avec …ne infinie rancœur.)* Il aime les vierges, eh bien, …en suis une qu'il va sentir passer… Parce que, …en ai peur, c'est pour ça que je suis née ; pour …posséder un Stanley jusqu'au trognon, jusqu'au …acht, jusqu'aux zibelines, jusqu'au coffret à bijoux …dix-huit tiroirs… *(Raoul semble maintenant …complètement endormi.)* Alors, si ça avait tourné …utrement, hier soir, j'aurais peut-être fini par te …faire souffrir comme les autres ! Ne regrette rien …a !… La première nuit, et chaque fois que j'au-…ai le cafard, je penserai à toi… Et pour que nous …e soyons pas tout à fait volés, toi et moi, je …reviendrai te voir, lorsque tu seras guéri et que …e serai la plus jeune veuve de Pittsburg… *(Elle …l'embrasse tendrement sur les lèvres, puis :)*… Ça …n'empêche pas que je commence à te trouver un …peu lourd, mon chéri… *(Elle essaie de le soulever. …A ce moment la porte du salon s'ouvre et Marc, …suivi d'Armance, qui parle avec le Docteur, …entrent.)* Chut !… Il dort. Qu'est-ce que vous …voulez ?

ARMANCE. — La voiture est là.

DAPHNÉ. — Quelle voiture ?

MARC. — Hélas ! pour l'emmener, le mal-…heureux !

DAPHNÉ, *effarée.* — L'emmener où ?

ARMANCE. — A la campagne.

DAPHNÉ, *horrifiée.* — Docteur ! Pas dans une maison de…

Elle s'arrête, épouvantée.

LE DOCTEUR. — Mais non, mademoiselle. Dans un établissement privé où l'on sera aux petits soins.

DAPHNÉ. — Et on ne peut pas être aux petits soins ici ?

LE DOCTEUR. — Ce ne serait pas prudent, mademoiselle. Peut-être va-t-il falloir autour de lui un personnel… heu… un peu spécial.

ARMANCE. — Des soins énergiques.

DAPHNÉ. — Mais enfin, dans quelques jours…

LE DOCTEUR, *dubitatif.* — Quelques jours, quelques jours… Nous n'en savons rien encore ! Il est trop tôt pour ce genre de précisions, mademoiselle !

DAPHNÉ. — Et c'est pour ça que vous voulez le réveiller ?

ARMANCE, *un peu acide.* — C'est aussi pour que vous alliez vous habiller, ma petite ! L'avion qui porte Stanley et sa fortune arrive au Bourget à midi, ne l'oubliez pas !

MARC. — Et je dois, moi, être aux Champs-Élysées à 11 heures et demi, si je veux sortir de mes contrats de publicité avec le moins de casse possible pour lui et pour moi.

DAPHNÉ, *sans bouger.* — Mais il est sage ! Il dort !… Regardez-le !

LE DOCTEUR. — Le rêve serait qu'il ne se réveillât pas. *(Indiquant le salon :)* J'ai là un garçon qui le porterait à la voiture comme une mariée ! A moins que nous ne le réveillions et que vous l'y conduisiez vous-même ? Vous semblez avoir sur lui une influence particulièrement sédative.

DAPHNÉ. — Vous voulez que je le réveille pour lui annoncer qu'on l'emmène dans un cabanon ?

LE DOCTEUR. — Il n'y a plus de cabanon, mademoiselle. *(A Armance :)* Si vous le permettez, madame, je n'aurai même pas à me montrer. Mademoiselle le conduira elle-même jusqu'à la voiture.

DAPHNÉ. — Soit ! *(A Armance et à Marc :)* En ce cas, je préfère qu'il ne nous voie pas tous…

MARC. — Et je ne veux pas, moi, l'avoir vu emmener comme ça ! *(Au Docteur :)* Aussitôt mes urgences expédiées, je vous téléphonerai et j'irai le voir…

DAPHNÉ. — Un instant, Marc !… Emmenez Mme Baudoyer, ça la rapprochera des Invalides, où elle trouvera l'autocar pour Orly.

ARMANCE. — Et vous ? Vous ne pensez tout de même pas que c'est moi seule que Stanley espère trouver, agitant un petit mouchoir ?

DAPHNÉ. — Ne vous inquiétez pas… Où l'emmenez-vous, docteur ?

LE DOCTEUR. — Près de Rueil. Dans un ancien château, avec un grand parc.

DAPHNÉ, *à Armance.* — C'est jusque-là que je l'accompagnerai…

ARMANCE. — Pourquoi faire ?… Le docteur ne vous en demande pas tant !

DAPHNÉ. — Le docteur a reconnu que j'avais sur lui une influence sédative… Je veux que Raoul en ait profité jusqu'au bout… Mais, rassurez-vous. A Rueil, je louerai une voiture. Je couperai par Sèvres et Boulogne et je serai à Orly avant vous, je vous le promets.

MARC. — Je vous en prie, Armance, décidez-vous !… Si j'arrive à mon bureau avant midi, je peux peut-être encore sauver les meubles !

ARMANCE. — Bon, je vous suis… *(A Daphné :)* Mais je vous préviens, si vous n'êtes pas à Orly à l'arrivée de l'avion, je me jette dessous !

Armance et Marc sortent par le salon.

LE DOCTEUR. — Eh bien, mademoiselle, à vous, maintenant…

DAPHNÉ. — Un instant… Aidez-moi d'abord. Je voudrais me lever sans le réveiller, si possible.

LE DOCTEUR. — Comment, sans le réveiller ?

DAPHNÉ, *fermement.* — J'ai à vous parler avant. *(Le Docteur aide Daphné à se glisser hors du canapé.)* Merci. *(Elle fait deux pas, se retourne.)* Regardez-le. Il n'a pas bougé.

LE DOCTEUR. — Je n'aime pas ça. C'est du mauvais sommeil.

DAPHNÉ. — Pour sûr que son réveil sera meilleur ! *(Décidée :)* Docteur, où nous le conduisons il y a bien un pavillon, une aile pour les parents, les visiteurs ?

LE DOCTEUR. — Deux ou trois chambres rarement occupées.

DAPHNÉ. — J'en retiendrai une... Je veux pouvoir revenir, rester près de lui aussi souvent, aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

LE DOCTEUR. — Ah ! çà, mais vous l'aimez ?

DAPHNÉ, *le montrant.* — Et voilà ce que ça lui coûte !... Je vous en prie, allez m'attendre dans la voiture, maintenant. Je saurai quoi lui dire.

LE DOCTEUR. — Réveillez-le doucement, j'attendrai le temps qu'il faudra.

Le Docteur sort. Daphné reste figée dans ses pensées. Elle va pour réveiller Raoul, mais ne s'y résignant pas, monte regarder vers le jardin. Dans un parfait silence, Raoul se soulève doucement, puis tout à fait. Il va à Daphné à pas de loup et, arrivé derrière elle, la chatouille brusquement sous les bras.

DAPHNÉ, *un cri étouffé.* — Oh ! mon Dieu !

Elle se retourne, se trouve face à face avec Raoul qui la prend dans ses bras.

RAOUL. — Chut !... Qui aime bien chatouille bien !

DAPHNÉ, *d'une voix tremblante.* — Raoul, il faut être sage... Et je vous emmènerai faire une grande promenade, belle, belle, belle, dans la voiture aux chèvres !

RAOUL, *tendrement.* — Jusqu'à Venise, jusqu'à Naples, si tu veux !

DAPHNÉ. — A la bonne heure !... Seulement, il faut me lâcher pour ça !

RAOUL, *la serrant plus fort et appuyant sur les mots.* — Ça, plus jamais, Daphné... Signé : Raoul Sautelle.

DAPHNÉ, *stupéfaite.* — Vous vous souvenez de qui vous êtes ? Mais alors vous êtes guéri ?

RAOUL, *passionnément.* — Je t'aime, je t'adore, et ce n'est pas un fou qui te le dit !

DAPHNÉ. — Et vous ne vous croyez plus Eliacin ?

RAOUL. — Je me soupçonne d'être Raoul qui hier soir caressait en cadence ton nez harmonieux... Je suis guéri de tout, sauf de toi... *(Il lui tend ses lèvres :)* Embrasse-moi et je te dirai un grand secret !

DAPHNÉ, *refusant ses lèvres.* — Le secret d'abord !

RAOUL. — Je n'ai jamais été très malade !

DAPHNÉ. — Mais, ce matin ?

RAOUL. — Je riais le dernier, ça m'était bien dû.

DAPHNÉ. — Et pour rire le dernier, vous avez ruiné Marc, vous vous êtes ruiné ?

RAOUL. — Marc va la trouver au bureau, sa collection. La vraie ! Firmin l'y a portée ce matin à la première heure.

DAPHNÉ, *soudain atterrée.* — Mais, alors, vous avez entendu ce que je disais pendant que vous faisiez semblant de dormir sur mes genoux ? Tout ce que je disais...

RAOUL. — Je n'avais pas le choix !

DAPHNÉ. — Le yacht, le coffret à bijoux...

RAOUL. — Dix-huit tiroirs... Plus qu'une commode.

DAPHNÉ. — Oui, Raoul... Et vous êtes guéri maintenant.

RAOUL. — Mon cœur n'a pas dix-huit tiroirs... Mes cheveux ne sont pas de la zibeline, et n'importe quel yacht est plus beau que moi !... Alors, réfléchis, mon amour !

DAPHNÉ. — Réfléchir ?... C'est bien simple ! Ou je pars et vous me tuez, ou vous me renvoyez et je vous tue !

Ils s'étreignent. Firmin entre, venant de l'office.

FIRMIN. — Mademoiselle, le docteur... *(Il voit le couple enlacé.)* Oh !

DAPHNÉ. — Les facultés de Monsieur reviennent à vue d'œil, Firmin !

FIRMIN. — Ce n'est pas tout à fait une surprise pour moi, Mademoiselle, mais je commençais à croire que Monsieur allait se laisser conduire jusqu'à Rueil !

RAOUL, *gardant Daphné tendrement serrée dans ses bras.* — Je commence à croire que je vais me laisser emmener beaucoup plus loin... Allez dire au docteur qu'il peut partir sans moi.

DAPHNÉ. — Et dites-lui bien pourquoi !

Mais Firmin demeure figé dans la contemplation du couple enlacé de nouveau.

RAOUL. — Eh bien, Firmin ? Voulez-vous une lorgnette ?

FIRMIN, *reniflant une larme.* — Non, Monsieur. Un mouchoir... *(Timidement :)* Quelqu'un que j'aimerais bien embrasser, c'est Mademoiselle.

RAOUL. — Non, Firmin... *(Il pousse Daphné vers lui.)* C'est Madame ! *(Tandis que Firmin embrasse Daphné, la sonnerie du téléphone retentit. Raoul va à l'appareil, écoute. Puis, dans le récepteur :)* « Oui, je suis Raoul Sautelle. *(Très étonné :)* Un moment... » *(Stupéfait, à Firmin :)* Vous avez dit à quelqu'un qu'il pouvait me demander des renseignements sur vous ?

FIRMIN, *balbutiant.* — Que Monsieur me pardonne ! Hier soir, écrasé de honte et de chagrin, je m'étais donné à moi mes huit jours personnels.

RAOUL, *pathétique.* — Alors, adieu, Firmin. C'est vous qui l'aurez voulu... *(Dans le récepteur :)* « Eh bien, voilà, chère madame. Il connaît admirablement son service... Si vous enfermez vos liqueurs, si vous n'avez pas de petite fille... Si vous ne laissez pas traîner votre courrier, si une forte odeur d'ail ne vous incommode pas, si vous ne lui demandez pas son casier judiciaire... »

FIRMIN, *rayonnant, les larmes aux yeux.* — Merci, Monsieur, oh ! merci !... Merci !

RIDEAU

Marc. Armance. Dr Mouliès.

Raoul.

6 MARC. — *Allez et revenez !... Vous n'avez pas encore votre bail, ne l'oubliez pas !* (ACTE II.)

7 RAOUL, récitant. — ... « *J'ai nom Eliacin... Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?* » (ACTE III.)

8 RAOUL. — *Et moi, je te vénère... N'aie pas peur. Rien ne peut t'enlaidir...* (ACTE III.)

9 DAPHNÉ. — ... *Alors, si ça avait tourné autrement hier soir, j'aurais peut-être fini par te faire souffrir comme les autres !* (ACTE III.)

10 FIRMIN, rayonnant, les larmes aux yeux. — *Merci, monsieur, oh merci !... Merci...* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Fabienne. Raoul.

Daphné. Raoul.

Firmin. Daphné. Raoul.

LE RAYON DES JOUETS devant la critiqu

Avec M. Jacques Deval, le théâtre c'est tout simple. Foin des théories ; au diable les doctrines ! M. Deval n'est d'aucune école, d'aucune chapelle. Il ne vous demande que de vous asseoir, sans idées préconçues, dans votre fauteuil. Et, toute la soirée, il se chargera de vous divertir.

En vous racontant de son mieux une histoire. Dramatique ? Comique ? Cela dépend de son humeur du moment. Mais toujours une belle histoire, qu'il raconte toujours bien. Hier soir, au théâtre de la Madeleine, voici le conte qu'il nous a fait : Raoul Sautelle est un charmant garçon, honnête et bon, dont la vie amoureuse n'est qu'une suite de déboires. Toutes les femmes qu'il a aimées se sont révélées, à l'usage, les plus monstrueuses gourgandines. Elles l'ont floué, détroussé, bafoué. La dernière en date, Fabienne Souspir, lui a mené la vie dure, l'a fait passer par des trous de souris, avant de le quitter vilainement. Désespéré par cette rupture, Raoul veut s'en aller au bout du monde, oublier cette femme, toutes les femmes.

Tant pis pour sa maison de couture, tant pis pour les modèles de la collection d'hiver, qu'il doit bientôt présenter. Qu'importe la ruine ! Son associé et commanditaire, Marc Trémois, trouve un moyen de retenir Raoul à Paris. Il lui fait connaître une dame fort distinguée, Mme Baudoyer, qui cherche à louer un pavillon attenant au logis du jeune homme. Mme Baudoyer a une fille : Daphné, vingt ans, adorablement jolie, mais par le caractère une enfant de sept ans. Cas pathologique exceptionnel. Raoul s'évertuera à distraire cette fillette. Il lui donnera une séance de guignol, lui apportera des livres de la Bibliothèque rose, des jouets.

Pris par le charme enfantin de Daphné, Raoul ne parlera plus de partir, se remettra au travail. Il est sauvé. Non. Le voici amoureux de Daphné et, bien qu'elle n'ait moralement que sept ans, il veut l'épouser, puisque physiquement elle est adulte. Peut-être parviendra-t-il à l'éveiller... Il essaie de lui expliquer ce qu'est un baiser.

Elève appliquée, elle apprend vite. Elle a, c'est visible, du goût pour Raoul.

Soudain, n'y pouvant plus tenir, elle avoue tout au brave garçon : on l'a fait marcher. Elle, Daphné, est une rouée, venue d'Albi pour « lever » certain riche Américain que l'on attend, tout cousu d'or. Mme Baudoyer n'est pas la mère de Daphné, mais son cornac, son manager, une entremetteuse. La comédie a été montée par Marc Trémois. Raoul s'effondre. Le lendemain il prend sa revanche en faisant croire qu'il est devenu fou. Drapé dans un peignoir de bain, il déclame, comme dans *Athalie :*

« J'ai nom Eliacin. Je suis, dit-on, un orphelin. Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance... » A son tour, maintenant, de faire l'enfant. Et au tour de Marc Trémois de se désespérer — pour la fameuse collection d'hiver, qui ne sera jamais présentée. Raoul revient à la raison quand il a la preuve que Daphné l'aime pour tout de bon. Il l'épousera. Ils seront très heureux et auront beaucoup d'enfants. Dialogue coulant et savoureux ; « effets » comiques nombreux. On rit beaucoup.

La cote : 8,5 sur 10.

Paul Gordeaux,
dans *France-Soir.*

Des poupées, un traîneau de foire, une vache de manège, un escalier en peluche, des boîtes à musique, des automates, un « castelet » aux pantins de chiffon que contemplent les équivoques filles-fleurs de Goerg, auxquelles s'oppose l'austérité miteuse des natures mortes d'André Buffet, bref, un bric-à-brac précieux, hérité de Christian Bérard, nous affirme, dès l'entrée de jeu, que le *Rayon des jouets* ne ment pas à son titre et qu'il va nous offrir un guignol pour grands enfants, un divertissement ambigu auquel les âmes simples et les amateurs blasés pourront également s'ébaudir.

M. Jacques Deval, qui sait son affaire, ne nous a donné de son héros qu'une simple esquisse : un portrait plus poussé l'aurait entraîné dans les détours d'une psychanalyse où il eût risqué de perdre la vaste audience qu'il cherchait et qu'il trouvera sans nul doute, grâce à l'agrément d'un dialogue prodigue en mots heureux, à l'attrait de menus gags...

G. Joly, dans *L'Aurore.*

Monsieur Jacques Deval comme ces champions près la retraite, mais encore agu ris, qui savent doser exactem leurs forces. Il ne fait pas course éblouissante — pour laqu il faudrait être plus vert — m elle est tenace, patiente, habile, finalement, la moyenne établie extrêmement honorable. Pas « punch », mais une précision s et assurée.

L'idée qui anime *le Rayon jouets* et que l'auteur a astucieu ment exploitée et conduite est as amusante. C'est, si l'on veut, variante boulevardière du *Pygm lion* de Bernard Shaw, où homme de l'art se mettait en t de « former » une femme j qu'alors inculte : un garçon sym thique, malheureux jusqu'ici amour, couturier génial à ses h res de travail, rencontre sur route une femme-enfant et s éprend. En fait, il y a aima supercherie : c'est dans le dess de servir certains intérêts Daphné s'est fait passer aux y de notre garçon pour une arrié douée d'un cerveau infantile — d'un joli corps. En réalité son veau fonctionne parfaitement, i la même maturité que son corps, puisque la pièce doit être gaie, « victime » s'en apercevra à tem et, après qu'elle-même aura re à ceux qui ont voulu la tromper monnaie de leur pièce, elle fi cette aventure par un mariage d les règles.

Une perversité de bonne com gnie — c'est-à-dire nullement p verse, mais seulement aguichante escorte cette intrigue, dont la m che est quelquefois lente, m généralement pleine d'expérie scénique. Brigitte Auber joue a beaucoup de brio et de délicate les sept ans dans un corps adu et se métamorphose non mo agréablement. Claude Dauphin un partenaire naturel, très à l'a dans une interprétation qui mande autant que l'émotion maine la pratique de la Bibl thèque rose. Palau est domestique comme on n'en fait p — sauf au théâtre. Charles champs et Emile Drain, des a qui ont autant de réalité qu'on p en avoir sur les planches dans pareilles conditions.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Lib*

Comité de Direction } Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Ouda

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur no 14